

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBATE

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point d'égalité économique et sociale l'égalité politique sera un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

9 NOVEMBRE 1967
NUMERO 479
0,60 F. LE NUMERO
35^e ANNÉE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

HUMANISME Perennité du syndicalisme

Un simple fait divers a soulevé l'indignation du quotidien « Paris-Jour », et par la même occasion de nombreux lecteurs de ce périodique.

L'histoire est assez commune: « Un couple d'aveugles se voit refuser un appartement parce qu'ils ont un chien-guide et que les chiens sont interdits dans l'immeuble. »

Bien sûr, s'il nous fallait choisir, nous nous mettrions du côté des victimes de ce règlement quelque peu absurde; mais ce serait passer à côté du problème que d'examiner cette affaire sous un angle aussi obtus et c'est pourtant ce qu'ont fait certains lecteurs de « Paris-Jour » en s'écriant: « Il faudrait pendre tous les gens qui commettent de telles injustices. »

D'abord la chose ne serait peut-être pas aussi facile à mettre en pratique qu'on le pense; et puis nous craignons que ce ne soit le lampiste (en l'occurrence la gardienne) qui fasse les frais de cette indignation passagère de colère populaire. Et puis, où commence cette injustice et où en est vraiment responsable ?

Trois exigences, trois facteurs déterminants sont intervenus simultanément pour provoquer cette injustice: « exigences du logement, de la solidarité envers les personnes infirmes, de la cohabitation ou éducation sociale. »

Un fait est certain, si déjà il n'y avait pas de crise du logement, si chaque famille ou chaque ménage pouvait aller au gré de ses besoins ou de ses goûts vers l'endroit qui lui convient le mieux, sans la hantise, sans la crainte de ne pas trouver de quoi se loger, alors la solution serait presque trouvée. Il suffirait d'aménager des zones de repos et de calme pour tous ceux qui, exemptés de toute activité professionnelle pour raison d'incapacité, s'y réfugièrent volontairement pour échapper au rythme trépidant de la vie moderne. Bien entendu, là entre en jeu la solidarité envers les personnes infirmes ou invalides. Elles ont droit, aux mêmes avantages et au même respect que n'importe quel autre citoyen. Est-ce trop demander à la société ? ... En tous cas les moyens techniques et scientifiques le permettent largement et plutôt qu'd'organiser des caisses de chômage et des bureaux de placement, il serait plus sage, du point de vue social, d'ouvrir des chantiers pour pallier la carence du logement tout en faisant œuvre utile.

Il y a à cela un handicap majeur: la question du profit. Nous vivons en système capitaliste, un système qui a rayé depuis longtemps de son vocabulaire le ter-

me humanisme, ou ne l'emploie que pour dupes les gens. Allez dire aux suppôts du règne du profit de faire une œuvre sans but lucratif.

Mais parlons aussi du facteur « cohabitation ». L'éducation sociale est si désastreuse en France, l'égoïsme y est si développé qu'il a été démontré qu'un seul Français sur mille se plaisait dans son H. L. M. Le plus souvent on s'ignore entre voisins de palier ou alors on se dit « des mots doux » en frappant avec un balai au plafond ou sur le plancher pour imposer le silence. Comment voulez-vous, dans ces conditions, que l'on admette un chien qui risque d'aboyer ou de faire une croûte sur le trottoir quand on a tant de mal à se supporter entre humains ?

Bien sûr, c'était un chien

d'aveugles mais le fonctionnaire qui rédige le règlement de l'immeuble en question avait un travail bien défini à réaliser et ne pouvait pas s'égarder dans des considérations d'ordre sentimental.

Tout le drame est là; on rédige trop souvent des lois, des règlements, des interdictions sans avoir consulté les principaux intéressés que sont les usagers et les résultats sont alors catastrophiques.

C'est une des raisons pour laquelle la C. N. T. préfère appliquer les principes fédéralistes qui permettent à toute la base, non seulement de se prononcer mais surtout de tracer la règle de conduite de tous ses adhérents. Il n'y a là rien d'utopique; c'est l'expression la plus simple de l'humanisme.

A l'occasion du centenaire de la naissance de Fernand Pelloutier, disparu prématurément à la fleur de l'âge sans avoir pu donner tout ce que contenait en lui d'idées fécondes nous devons rappeler l'action de ce précurseur du syndicalisme (le vrai) qui n'avait en vue que la poursuite de l'idéal du bien-être et de la liberté des travailleurs; cette poursuite doit mieux nous faire connaître les efforts désintéressés qui furent déployés pour aboutir aux plus profondes réalisations.

Dans un rôle caractéristique d'éducateur militant et d'organisateur persévérant il avait acquis la certitude que les ouvriers, manuels et intellectuels, pouvaient trouver dans leurs propres milieux des hommes courageux et expérimentés susceptibles d'organiser la production et de répartir judicieusement les bienfaits de cette production rationnelle.

Le but de la conquête suprême du prolétariat demeurant la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme n'était aux yeux de Pelloutier que l'aboutissement des efforts communs pour accomplir cette émancipation qui ne pouvait venir que du sein de la classe ouvrière.

Pour ce libertaire le socialisme consistait essentiellement dans l'instruction et l'organisation des producteurs; l'action commune de ces derniers étant mûrement réfléchi pour mettre à profit progressivement les développements latents à attendre de la libération de la classe opprimée.

Mais les généreuses idées bouleversant les principes admis étaient plus facilement admises par les éléments éclairés de la bourgeoisie que par des partisans davantage préoccupés par les mépris et la calomnie. Il avait su donner à cette Fédération des Bourses du Travail une impulsion remar-

quable qui demeure la base réelle de l'organisation ouvrière des exploités. Nous devons nous attacher au souvenir éloquent que c'est par les Bourses du Travail et par leurs successeurs les Unions de Syndicats que furent, sont et demeurent les véritables foyers de l'organisation ouvrière de l'avenir.

La cellule économique, administrative et politique était à ses yeux l'application du principe fédéraliste. Quelles que soient les tristesses de la division du mouvement ouvrier, on ne peut s'empêcher de toujours revenir au fondateur des Bourses. Si les circonstances regrettables de la politisation des syndicats ne sont pas immuables, il est possible d'envisager un renouveau du mouvement syndical qui après des circonstances favorables ou des événements imprévus conduira la classe ouvrière à ce fédéralisme ouvrier et révolutionnaire.

N'oublions pas que, à l'inverse de ces arrivistes qui se séparent du peuple pour aller à la bourgeoisie, Pelloutier prit la route opposée; il abandonna la bourgeoisie dont il était issu pour vivre et mourir de la vie populaire après avoir rompu avec les traditions familiales.



quand il accepta, sans aucune promesse, de collaborer au ministère du Travail dirigé par Millierand; ils oublièrent que cette collaboration avait pour but unique de maintenir l'œuvre à laquelle il consacra sa vie. Son action se poursuivit en dehors de l'influence ministérielle et de toute attache politique; elle n'a en vue que le seul principe de l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes et sans renier en rien ses convictions anarchistes. Ces positions se conciliaient parfaitement avec ses fonctions de secrétaire des Bourses du Travail dont il ne se départit jamais. La place nous fait défaut pour retracer toute l'action menée par Pelloutier au sein des organisations ouvrières, mais il est bon toutefois de rappeler quelques termes d'un manifeste rédigé en 1856 au nom du comité fédéraliste des Bourses du Travail.

« Volontairement confinées jusqu'à ce jour dans le rôle d'organisations du prolétariat, les Bourses du Travail de France entrent désormais dans la lutte économique et viennent, pour formuler les volontés de la classe ouvrière, exposer ce qu'elles pensent et le but qu'elles poursuivent.

Convaincues qu'au mal social les institutions ont plus de part que les hommes, parce que ces institutions, en conservant et en accumulant les fautes des générations font les hommes vivants prisonniers des fautes de leurs prédécesseurs, les Bourses du Travail déclarent la guerre à tout ce qui constitue, soutient et fortifie l'organisme social. Confrontées des souffrances et des plaintes du prolétariat elles savent que le travailleur aspire, non pas à prendre la place de la bourgeoisie à créer un Etat « ouvrier », mais à égaliser les conditions et à donner à chaque être la satisfaction qu'exigent ses besoins. Aussi méditent-elles avec tous les socialistes de substituer à la propriété individuelle et à son effroyable cortège de misère et d'iniquités, la vie libre sur la terre libre !

Dans ce but et sachant que la virilité de l'homme se proportionne à la somme de son bien-être, elles s'associent à toutes les revendications susceptibles — en améliorant si peu que ce soit la condition immédiate du prolétariat — de le libérer des soucis démoralisants du pain quotidien et d'augmenter par suite sa part contributive à l'œuvre commune d'émancipation... »

Elles réclament la réduction de la durée du travail, la fixation d'un minimum de salaire, le respect du droit de résistance à l'exploitation patronale, la concession gratuite des choses indispensables à l'existence: pain, logement, instruction, remèdes; elles s'efforcent de soustraire leurs membres aux angoisses du chômage et aux inquiétudes de la vieillesse en arrachant au capital la dime inique qu'il prélève sur le travail... »

Mais elles savent que rien de tout cela n'est capable de résoudre le problème social; que jamais le prolétariat ne sortira triomphant de toutes ces luttes si elles ne sont accompagnées de la puissance de l'argent que l'endurance, hélas ! par de siècles de privations et de servitude. Aussi adjurent-elles les travailleurs demeurés jusqu'à ce jour isolés de venir à elles, de leur apporter l'appont de leur nombre et de leurs énergies. Le jour où le prolétariat aura constitué une gigantesque association, consciente de ses intérêts et du moyen d'en assurer le triomphe, ce jour-là il n'y aura plus de capital, plus de misère, plus de classes, plus de haines. La révolution sociale sera accomplie ! »

La place prise par cette longue citation nous oblige de conclure ce rappel de la vie exemplaire de Fernand Pelloutier que nous rappelons que son ouvrage « Histoire des Bourses du Travail » sera toujours consulté avec fruit.

LALIME

CLOWNERIE ET GRAND CIRQUE

Tel un grand cirque, le monde tourne sous le grand chapiteau céleste, avec ses vedettes, ses artistes, ses spectateurs, ses clowns tristes ou joyeux, enfin tout ce qu'il peut y avoir d'exploiteurs, de truands et de rapaces qui s'acharnent sur le dos du travailleur.

D'une part ceux qui crient justice ! liberté ! de l'autre les dieux de la finance qui préparent les conflits ou les révolutions de palais pour sauvegarder leur règne de domination. Et puis il y a les gens du tiers, et les télespectateurs à toutes les sauces qui attendent que le prestidigitateur de service leur face un dernier tour d'illusion.

Dans ce monde où règnent le complot et la peur, la lâcheté et l'égoïsme, ceux qui veulent que toute l'humanité soit heureuse auront bien du mal à faire entendre leur voix et c'est à se demander quand viendra enfin l'heure de bien servir la justice sociale, la liberté humaine; quand éclatera le commun combat de tous ceux qui marchent librement en avant, à la recherche de la vérité.

Face au public, ce public qui ne cherche pas à comprendre l'âme des poètes, nous nous entêtons à réciter la tragique complainte de l'exploité, sous les lumières bleu, blanc, rouge d'un ternaire sacré « Liberté, Egalité, Fraternité ». C'est le récit de l'atroce destin des travailleurs. Mais il reste l'espoir de tous ces hommes, de tous ces jeunes qui pensent que seul le syndicalisme révolutionnaire qui s'appuie sur notre idéal de liberté et d'égalité économique et sociale, pourra apporter aux hommes la véritable liberté, la véritable égalité, la véritable fraternité.

Travailleurs, ne restez pas insensibles à la complainte des exploités; nombreux sont ceux qui, chaque jour, donnent le meilleur d'eux-mêmes pour que la société soit meilleure, pour que les élan de l'esprit et du cœur trouvent pour cette émancipation sociale qui rendra l'homme foncièrement bon parce qu'il lui sera impossible d'être méchant.

Dans cette guerre israélo-arabe qui risque de dégénérer en conflit généralisé, nous devons tout essayer pour faire aimer, respecter, appliquer ce que Reclus appelait le ternaire sacré: « Liberté, Egalité, Fraternité ». Ce ternaire nous appartient, à nous syndicalistes révolutionnaires; il est, notre symbole d'unité auquel doivent se rallier tous les travailleurs des champs, de l'usine et de la mer, de France bien sûr, mais aussi de tous les autres pays du monde.

Jeunes gens, ce ternaire est aussi le votre; vous êtes au début d'une grande aventure et, pas plus que nous vous n'êtes certains de connaître le bonheur et la paix que nous souhaitons si ardemment. Il vous appartient donc de ne plus jouer les pitres dans le grand cirque, comme l'ont fait hélas ! si trop souvent les générations qui vous ont précédés.

Face aux conflits que les exploités nous présentent, nous devons tous nous élever contre tout acte barbare et primitif; nous devons rester l'expression de la solidarité humaine dans le respect et la tolérance des idées.

Est-ce un crime de dire que la classe ouvrière mérite un sort meilleur et que, si elle ne l'a pas, cela incombe uniquement au système capitaliste et à tous ses défenseurs ? ... Après des journées de travail bien

remplies, nous savons goûter un bon dimanche à la campagne, loin de l'usine ou du bureau. Et ce n'est pas dans le but de combattre l'ennemi commun, mais parce que nous sommes fatigués, harassés par les cadences infernales, a besoin de retrouver l'équilibre auprès d'une rivière, d'un pré verdoyant ou d'un bois calme et qui sent bon.

C'est pour cela que nous voulons conserver dans l'esprit de chaque travailleur cette puissance morale qui stimule notre légitime révolte.

Il faut refuser le principe de la productivité capitaliste qui fait de nous de vulgaires instruments; repousser cette permanente servitude que nous imposent les temps modernes.

Où, parce que nous en avons assez de jouer les clowns à la triste figure. Nous voulons une société humaine qui, malgré ses imperfections momentanées, sera malgré tout une société d'espérance où chacun acceptera de bon cœur ce grand principe de fraternité qui permet au faible de s'appuyer sans crainte au bras du fort. Ce principe, camarades vous fait partager les joies et les peines d'autrui; c'est aimer son prochain comme soi-même, l'aimer comme un frère, d'humanité.

Je disais au Congrès de Nantes que nous devions aider la jeunesse qui cherche la voie de l'émancipation, par notre pensée scientifique. Oui, nous aiderons les jeunes à tenter leur chance, à continuer notre effort; ainsi il nous sera doux, au crépuscule de notre vie, de voir que tous nos efforts n'ont pas été vains, que l'humanité ne s'enfonçait pas dans une lassitude et des gémissements inefficaces, mais qu'au contraire, des jeunes gorges de nos héritiers spirituels s'élevaient de la chant de l'espérance et de l'espoir.

Oui, les héritiers de toutes nos expériences, de toutes nos tentatives et de toutes nos souffrances sauront, sans distinction de race ou de croyances, lutter sur terre pour une meilleure condition humaine.

Y. M. BIGET

NOUS AVONS LU POUR VOUS DANS « L'OPINION ECONOMIQUE ET FINANCIERE » LE CANAL DE SUEZ EST-IL MORIBOND ?

La plupart des pays n'estiment plus aujourd'hui que le canal de Suez est une voie de transit commercial aussi importante qu'auparavant. Certains observateurs annoncent même que la fermeture actuelle risque d'accroître un dépréssion déjà commencée depuis quelques années.

Ce que perd l'Egypte

Ce n'est évidemment pas l'avis de la Grande-Bretagne et, logiquement, ce ne devrait pas être non plus celui de l'Egypte. Mais la logique a peu à voir dans ce domaine.

L'Egypte, elle, perd avec la fermeture du canal l'une de ses plus importantes ressources économiques, et notamment un apport crucial en devises étrangères. Ce sont presque 2 millions de livres par jour de droits de péage et services divers rendus aux bateaux qui n'entrent pas dans les caisses du régime nassérien. Les recettes en devises permettaient de couvrir 70 % des dépenses annuelles de l'Egypte pour acheter des produits alimentaires.

La situation, tout en n'étant pas aussi grave, n'est pas rose non plus pour les Anglais. A un moment où la politique économique du gouvernement Wilson allait enfin permettre un léger excédent de la balance des comptes, la fermeture du canal est la cause d'une hémorragie brutale de devises.

Ce que perd la Grande-Bretagne

Le coût pour la Grande-Bretagne est double; elle doit procéder à des achats de pétrole en dollars (alors qu'en temps normal elle importe pour plus de 500 millions de dollars de pétrole de la zone sterling, c'est-à-dire sans débours de devises); elle subit une hausse spectaculaire des frets qui pèse sur le prix des produits importés.

L'indifférence des autres pays vient de ce que, jamais, l'approvisionnement en pétrole n'a été réellement menacé. La leçon de 1956 a porté. Les capacités de stockage avaient été augmentées et représentaient presque partout deux mois de consommation. D'autres sources d'approvisionnement ont été découvertes ou mises en exploitation. Le pétrole européen vient aujourd'hui en partie de Libye, d'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie), d'Afrique noire (Nigéria). L'U. R. S. S. elle-même, dont on aurait difficilement attendu en 1956 une aide, s'est présentée cette fois en vendeur sur le marché, offrant à l'Espagne par exemple, de remplacer les fournitures des pays arabes défaillants. Il est apparu, enfin, que les gros tankers prévus pour relier directement le Moyen-Orient à l'Europe par le cap de Bonne-Espérance — la longueur du trajet étant compensée par l'augmentation de capacité — intervenaient pour la première fois en quantités suffisantes pour constituer une force de transport notable et indépendante du canal de Suez.

Cette information ne manquera pas de surprendre certains observateurs qui ne voyaient dans le conflit israélo-arabe qu'une question de racisme.

La Rédaction

JEUNE EMIGRE ESPAGNOL !

Les jeunes confédérés espagnols l'invitent à se joindre à eux. Vous connaissez bien les coupables de votre exil obligé: Le clergé rétrograde, les militaires antiques, l'avarice d'un capitalisme suranné et retardataire, sont à la base de vos malheurs.

Si vous désirez collaborer à la grande œuvre de la libération de l'Espagne, venez rejoindre les rangs authentiques anti-fascistes, qui luttent pour la liberté.

Pour tous renseignements et adhésions adressez-vous à:

C. N. T.
39, rue de La Tour-d'Auvergne
Paris (IXe)

INFORMATION DU BUREAU CONFEDERAL

Tous les syndicats et Unions locales sont en possession de l'ordre du jour relatif au prochain congrès de l'A. I. T. qui doit se tenir à Bordeaux. Aussi, et pour permettre aux délégués désignés par la section française, de s'exprimer à ces assises en respectant fidèlement les désirs de la

Guerre à la guerre (1)

Travailleurs, demain peut-être nous serons en face d'un fait accompli: la guerre déclarée... Or, le peuple ne veut pas la guerre ! S'il était appelé à se prononcer, unanimement, il affirmerait sa volonté de paix. La classe ouvrière n'a aucun intérêt à la guerre. Elle seule en ferait tous les frais, payant de son travail et de son sang ! C'est donc à elle

(1) Congrès d'Amiens, rapport du Comité Confédéral (extraits).

« Je suis anarchiste »

Le vocable *anarchie* est vieux comme le monde. Il dérive de deux mots du grec ancien: *an* et *arkhè*, et signifie quelque chose comme absence d'autorité ou de gouvernement. Mais le préjugé ayant régné pendant des millénaires, selon lequel les hommes ne sauraient se passer de l'un ou de l'autre, *anarchie* a été entendu, dans un sens péjoratif; un synonyme de désordre, de chaos, de désorganisation.

Grand faiseur de boutades (telles que « la propriété c'est le vol ») Pierre-Joseph Proudhon s'est annexé le mot *anarchie*. Comme s'il voulait choquer au maximum, il engagea, dès 1840, avec le phylistin, ce provocant dialogue:

- Vous êtes républicain.
- Républicain, oui; mais ce mot ne précise rien. *Res publica*, c'est la chose publique... Les rois aussi sont républicains.
- Et bien, vous êtes démocrate ?
- Non.
- Quel ! vous seriez monarchique ?
- Non.
- Constitutionnel ?
- Dieu m'en garde.
- Vous êtes donc aristocrate ?
- Point du tout.
- Vous voulez un gouvernement mixte ?
- Encore moins.
- Qu'étes-vous donc ?
- Je suis anarchiste.

Par *anarchie*, qu'il fit, parfois, la concession d'orthographe *an-archie* pour moins prêter le flanc à la meute de ses adversaires, Proudhon, plus constructeur, malgré les apparences, que destructeur, entendait, comme on le verra, tout le contraire de désordre. A ses yeux, c'était le gouvernement qui était fautif de désordre. Seule une société sans gouvernement pouvait rétablir l'ordre naturel, restaurer l'harmonie sociale. Pour désigner cette panacée, arguant que la

langue ne lui fournissait point d'autre vocable, il lui plut de restituer au vieux mot *anarchie* son strict sens étymologique.

Mais, paradoxalement, il s'obstina, dans le feu de ses polémiques — et son disciple, Michel Bakounine, devait s'obstiner après lui — à employer aussi le mot *anarchie* dans le sens péjoratif de désordre — comme si les cartes n'étaient pas déjà suffisamment embrouillées.

Mieux encore, Proudhon et Bakounine prirent un malin plaisir à jouer de la confusion entretenue par les deux acceptions antinomiques du mot: l'*anarchie* c'était, pour eux, à la fois, le plus colossal des désordres, la désorganisation la plus complète de la société et, au-delà de cette mutation révolutionnaire gigantesque, la construction d'un ordre nouveau, stable et rationnel, fondé sur la liberté et la solidarité.

Cependant les disciples immédiats des deux pères de l'anarchisme hésitèrent à employer un terme dont l'élasticité était déplorable, qui n'exprimait, pour le non-initié, qu'une idée négative et prêtait à des équivoques pour le moins fâcheuses. Proudhon, lui-même, qui s'était assagi, s'intitulait volontiers, à la fin de sa brève carrière, *fédéraliste*. Au mot d'anarchisme, sa postérité petite-bourgeoise préféra celui de *municipalisme* et sa ligne socialiste, le mot *collectivisme*, bientôt remplacé par *communisme*. Plus tard, en France, à la fin du siècle, Sébastien Faure, reprenant un mot forcé, dès 1856, par un certain Joseph Déjacque et en fit le titre d'un journal: *Le Libertaire*. Aujourd'hui les deux termes: *anarchiste* et *libertaire* sont devenus interchangeables.

Mais la plupart de ces termes présentent un sérieux inconvénient: ils omettent d'exprimer l'aspect fondamental des doctrines qu'ils prétendent

qualifier. *Anarchie*, en effet, est, avant tout, synonyme de *socialisme*. L'anarchisme est, en premier lieu, un socialisme qui vise à abolir l'exploitation de l'homme par l'homme. L'anarchisme n'est pas autre chose qu'une des branches de la pensée socialiste. Une branche où prédominent le souci de la liberté, la hâte d'abolir l'Etat. Pour Adolphe Fischer, l'un des martyrs de Chicago, « tout anarchiste est socialiste, mais tout socialiste n'est pas nécessairement un anarchiste ».

Certains anarchistes estiment que ce sont eux les socialistes les plus authentiques et les plus conséquents. Mais l'étiquette qu'ils se sont donnée, ou dont ils se sont laissés affubler, et qu'au surplus ils partagent avec les terroristes, les a trop souvent fait passer, à tort, comme une sorte de « corps étranger » dans la famille socialiste. D'où une longue suite de malentendus et de querelles de mois.

Cependant les disciples immédiats des deux pères de l'anarchisme hésitèrent à dissiper l'équivoque en adoptant une terminologie plus explicite: ils se réclamèrent du *socialisme* ou du *communisme libertaire*.

DANIEL GUERIN

ANTENA

AHORA BOMBAS

MADRID. — Según la policía, en el rectorado de la Universidad han sido descubiertas cuatro bombas de explosión reglada. El hallazgo fue posible por una denuncia telefónica. Muy pelucosos. Los cuatro artefactos fueron retirados y el juez de tanta ya tiene motivo para molestar a determinado número de estudiantes.

MANIFESTACION AGREDIDA EN TARRASA

BARCELONA. — En la vecina ciudad de Tarrasa una manifestación obrera fue atacada por la guardia civil y la policía armada, causando una veintena de heridos. Como varios manifestantes se defendieron, algunos guardias tuvieron que ser conducidos al dispensario; derecho a defensa que proporciona ocasión al juez militar de tanta a encartar a 27 trabajadores que habían acudido a la calle a proclamar discretamente sus derechos de trabajadores. Los compañeros detenidos y procesados entre los cuales se halla una mujer han sido trasladados a Madrid para ser sometidos a consejos de guerra inmediatos.

DE LA PROTESTA ESPAÑOLA

MADRID. — El sábado por la mañana unos mil estudiantes manifestaron en los jardines de la Ciudad Universitaria contra la parcialidad de la prensa al describir ésta la jornada protestataria obrera del 27 de octubre. Centenas de ejemplares de todos los diarios posibles fueron arrojados a las llamas. La policía a caballo dispersó a los manifestantes sin tener en cuenta que éstos se producían en recinto universitario y no en la vía pública.

En una de las principales fábricas de metalurgia hubo huelga de brazos caídos para significar su solidaridad a los compañeros detenidos y encarcelados con motivo de la demostración pública de días antes.

Suman centenares los obreros, estudiantes y varios religiosos que han sido puestos a disposición del Tribunal de Orden Público por haber manifestado su oposición al régimen.

En Madrid 42 obreros han sido despedidos sin opción a recurso por haber holgado el 27 de octubre.

En Vitoria 14 personas han sido detenidas y procesadas por delito de «asociación ilegal».

CONTRA EL DERECHO DE OPINION

CADIZ. — Enrique Alonso Iglesias, trabajador de Algeciras, ha sido condenado por el T. O. P. en Madrid bajo acusación de propaganda ilegal. Alonso fue detenido mientras entregaba unas hojas clandestinas. De haberlas propuesto a la autoridad para que las legalizara, habría sido detenido igualmente. «Crea el delito y castiga al delincuente».

SIGUEN LOS ENCARCELAMIENTOS

BARCELONA. — Acusados de maniobras contra el régimen, nueve personas de diferentes profesiones han sido procesadas y detenidas con destino al T. O. P. y, naturalmente, trasladadas a la cárcel de Madrid.

CARACTER FASCISTA DEL REGIMEN PORTUGUES

MADRID. — Gonsalves Prensas, ministro de Corporaciones y Previsión Social por la gracia caritativa de Salazar, ha declarado a unos periodistas madrileños: «Todo sistema corporativo portugués se asienta en la existencia de los cuerpos sociales; las Corporaciones. En estas Corporaciones, once en total, se encuentran representados, por sectores, los gremios empresariales y los sindicatos de trabajadores entre los que luego se constituye la Cámara Corporativa». Ya se sabía.

ELECCIONES PODRIDAS

MADRID. — Con referencia a las elecciones de procuradores a Cortes, la Junta Central ha resuelto excluir del cómputo definitivo la totalidad de las secciones de la provincia de Jaén, así como gran número de las de provincia de la Coruña y algunas otras de las provincias de Almería, Avila, Baleares, Santa Cruz de Tenerife, Segovia y Sorja, archivando con la fórmula de vistos los expedientes relativos a Lérida, Logroño y Baleares, sin perjuicio de las medidas adoptadas o que se acuerden en orden a la corrección de las irregularidades apreciadas.

LAS CATEDRALES DE MADERA NO RESISTEN

ZARAGOZA. — Un incendio se ha producido, de madrugada, en la fábrica «La Catedral del Mueble». Ardieron totalmente, entre grandes explosiones, las naves de carpintería y barnizado. El pánico cundió en el

«CIUDAD CAIDA» de J. Carmona Blanco
Novela realista con desarrollo en Barcelona durante los días de la revolución y la guerra. Tema descriptivo tratado con aciertos de psicología. El vecindario de un barrio tradicional de Barcelona puesto de relieve con sus defectos, virtudes y características coincidentes o encontradas.
Es un libro que se lee de un tiron por el interés de la trama y la veracidad intencional de la misma.
10 francos en nuestra librería. Es una edición «Umbral».

vecindario, que se despertó alarmado y abandonó sus domicilios. Por fortuna no ha habido que lamentar desgracias personales. Las pérdidas son cuantiosas.

EUFORIA FRANCO-BOLCHEVIQUE

BARCELONA. — Parte de la tripulación del buque escuela soviético «Tovariich», compuesta de 179 personas, entre alumnos de náutica, oficialidad y tres mujeres que prestan servicio de camareras, asistió a la corrida de toros celebrada el domingo en la plaza de las Arenas. Otro grupo de oficiales de la nave se trasladaron al Real Monasterio de Montserrat. Por la noche presenciaron el espectáculo de un tablao flamenco en la plaza Real de Barcelona. Por invitación especial de la Diputación Provincial, los marinos visitaron el Museo Naval, y los alumnos de náutica y la oficialidad, el recinto de las Reales Armatas. El «Tovariich» abandonará el puerto barcelonés mañana martes.

COMPANERO EN PELIGRO

BARCELONA. — El anarquista Julián Millán Hernández, «el Pipa», que fue detenido el pasado día 17 en el expreso Port Bou-Barcelona, ha sido puesto a disposición del capitán general de la Región y del Juzgado de la base aérea de Baleares, acusado de varios delitos de bandadaje y terrorismo. (De «ABC», 31-10-67).

LA CAPITAL, ASENTADA SOBRE EL VACIO

MADRID. — Un socavón, de unos diez metros de largo por cuatro de ancho, se ha producido en la madrugada de ayer, alrededor de las seis, en la calle del Marqués de Cubas, cast en su confluencia con la de Alcalá, junto a la acera donde se hallan situadas las dependencias de la Tabacalera. El hundimiento alcanzó en algunos puntos unos cuatro metros de profundidad y deja al descubierto cañerías de las conducciones de agua y electricidad, y como consecuencia del mismo el pavimento se ha resquebrajado y levantado en los alrededores. La rotura de las tuberías de agua provocaron una inundación que afectó al sótano de la Tabacalera. La calle está interceptada desde la calle de Alcalá y la de Los Madrazo. Cuadrillas de obreros de las Compañías de Agua y Gas trabajan desde muy tempranas horas. El suministro de agua ha quedado suspendido en aquel sector, mientras que el de gas afecta únicamente a las fincas colindantes.

EL REGIMEN SE RESQUEBRAJA

MADRID. — El conde de Motrico, ex embajador de Franco en Francia, fue invitado por la policía a que pasara por la Dirección General de Seguridad para que explicara su aproximación con ciertos medios obreristas protestatarios. Se desconoce el resultado de la entrevista.

COLUMNA DEL EMIGRADO

Mi aportación a la columna

La Columna del Emigrado me recuerda lo que escuché entre dos compatriotas durante un interminable trayecto en período de vacaciones. «¿España? — Sí, de Málaga. Hace tres años que trabajo en París. — ¿Te gusta la capital? — Mucho, porque se gana bastante en ella. — ¿Cómo te dio la idea de venir a trabajar aquí? — Verás, allí se gana poco. Durante las vacaciones llegué al pueblo un amigo bien trajeado y montado en un coche que parecía un autobús. Y plensia que no hacía mucho tiempo que se andaba por «los parisens». — ¿Piensas estar mucho tiempo en Francia? — No sé, me parece que no. Todo depende del tiempo que tarde en disponerme, en el pueblo, la casa y el taller, y consiga yo adquirir máquinas y herramientas que me harán falta para establecerme por mi cuenta. — ¿Para ello hace falta una fortuna! — No creas que se trate de un sueño. Trabajo siete días por semana y a destajo, con lo cual saco unas quincezanas que dan ganas de trabajar durante las 24 horas del día... — ¿Tienes amigos? — Tanto como amigos, no. Conozco uno que me arregló los papeles. Cada domingo comía yo en su casa, pero empezó a hablarme de políticas, de cuotas, de periódicos, de dar dinero para huelguistas, y como a mí esas cosas no me van, sólo le visito cuando necesito que me redacte algún papel en francés. — Pese a tu mucho trabajo debes encontrar un agujero de tiempo para divertirse. Dinero no te falta... — Divertirme, sí, lo que puedo. Acudo al baile cuando no estoy cansado, presencio el fútbol cuando juegan españoles, y no dejo escapar ni una corrida de toros. Y tú, ¿cómo lo pasas? — Contrariamente a como lo pasas tú. Me ocupé de algo de lo que llama política, pero no lo es. Acudo a reuniones, compro y leo LE COMBAT SYNDICALISTE, «España»; doy para los presos... sin que mi pequeño sea importante como lo es el tuyo. — Debes ser anarquista. — No creo que lo sea, pero me acuerdo de que mi madre me contó que mi padre y dos hermanos fueron fusilados por los fachas a causa de la guerra, pues mis deudos pertenecían a la Confederación Nacional del Trabajo. — También a mí me contó el cura

del pueblo que en la C. N. T. se pagaban cuotas para producir huelgas y revoluciones. — En 1936 el conflicto de sangre lo declararon los fachas, tu cura incluído. Ellos se levantaron contra el pueblo primero en Melilla y luego en la península, y la C. N. T. y otros sectores antifascistas se defendieron como pudieron. Las huelgas siempre la C. N. T. las declaró para mejorar la situación de los trabajadores y por motivos de solidaridad. Date cuenta ahora de como vive el pueblo español, amordazado e impedido. — No hay que hablar mal del régimen, pues gracias a la libertad de emigración los españoles podemos redondear nuestro peculio. Tenemos más suerte que ignoro qué países que no pueden pasar el muro que les han opuesto. — No pude aguantar más. Todo tiene su límite, y para entrar en trato les ofrecí un cigarrillo y les reclamé lumbre. — Pues yo soy refugiado, y de los del '39. Llevo trabajados 28 años en Francia, sin haberme olvidado jamás de las ocho horas de los mártires de Chicago, sin pensar en poseer taller donde explotar a otras personas. Considera entre los tontos. — Llegados a fin de trayecto el aspirante a capitalista me alargó la mano diciendo «Adiós», y no le hice caso. Al otro le dije «Salud, compañero, a ver si un día nos encontramos en Ste-Marthe». — ¡Pues claro que allí nos encontraremos! — aseguró el hombre. — Si saco a relucir esta conversación no es para descorazonar a los compañeros que contactan a los emigrados. Que se continúe dando vida a la Columna de los mismos, pues se sabe que Zamora no se ganó en una hora.

R. FLANDES

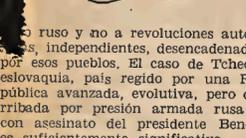
Curso de Esperanto en París
Con el fin de fomentar el estudio de la Lengua Internacional Esperanto, un grupo de amigos de París y su radio, han considerado oportuno lanzar un llamamiento a todos nuestros lectores, para que aquellos que vean con simpatía la idea, se apresten a inscribirse para la organización de un Curso de Invierno, en el cual, y en unos meses a razón de una sesión semanal, se estudiará dicha lengua auxiliar.
Con tal objeto, todos aquellos, jóvenes o menos jóvenes, que lo deseen,

deberán hacerse inscribir con toda urgencia, acerca del compañero Roque Llop (que transmitirá), 24, rue Sainte Marthe, París (X).

Si se lograra alcanzar un número suficiente, se convocaría a reunión rápidamente para determinar al respecto y solicitar los concursos necesarios a tal fin.
Esperamos que las adhesiones serán numerosas, y que ellas nos llegarán rápidamente.
¡Una Humanidad, una Lengua!

ocupar espacio, y sin embargo allí estaba. Poseía una mística, un entusiasmo quieto y una discreción rara en nuestros ridículos medios. Se acordaba reuniones feroces sin jamás contaminearse. Tenía su criterio y amabilidad incluso a los compañeros opostores. Sin duda, Velasco no era un militante de la época; no estaba versado, ni ganas tenía, en la confección de criterios colectivos. La tónica moral de Isaac Puento, su gran amigo, lo había seducido, se le había pegado. Cada compañero era un hermano. Pensar, decir y obrar, siempre en pro de la causa, en plena fraternidad libertaria. Así el bueno de Velasco concurría a la obra, siempre bien intencionado, firme y sencillo, sin átomo de vanidad, como desistiendo, con aquella dulce seriedad que era fíer permanente en su rostro. — Hasta que se desistió hacia la nada.

AREA MUNDIAL



ruso y no a revoluciones autóctonas por esos pueblos. El caso de Checoslovaquia, país regido por una República avanzada, evolutiva, pero derribada por presión armada rusa y con asesinato del presidente Benes, es suficientemente significativo. Sin la megalomanía criminal de Hitler no hay imperio comunista en la mitad de Europa. Veamos ahora el caso espinoso del Vietnam, o Indochina. Tras una guerra dolorosa — como todas las guerras —, los franceses tuvieron que evacuar la parte Norte de la nación, cayendo el Sud bajo la regencia disimulada de EE. UU. Derribada la dinastía y luego la taifa política que sucediera a aquélla, y sometida la parte Sud a los fuegos comunistas con idea de unificar el país bajo la denominación de República Democrática Popular, es decir, comunista, el capitalismo militarista americano tomó a su cargo la «defensa» del sistema sudita contra la «agresión» del imperialismo comunista. En realidad, la mortífera pugna del Vietnam la sostiene Moscú y Washington con carne de cañón vietnamita, igual, exactamente igual que lo hicieron ambas potencias en Corea.

Entonces tenemos imperialismo capitalista de una parte e imperialismo comunista de otra. Y cuando se aduce intervención criminal en Santo Domingo, igual intromisión asesina se puede aducir contra los 4.000 tanques imperialistas que aplastaron la revolución húngara de 1956.

Cuando la prensa y las radios se ocupan, frecuentemente, de los espantosos bombardeos del Vietnam, indudablemente todo espíritu humanista y revolucionario de verdad se inunda de luto; y los brazos se levantan impotentes ante esas demostraciones brutales de un país que se considera ban. España, si el pueblo consiguiera terminar con la tiranía fascista del general Franco, Washington interviniera en favor del neofranquismo estableciendo un nuevo Vietnam en la Península Ibérica. En Cuba el Pentágono mantiene su base militar, agresiva, de Guantánamo. En Guatemala, Nicaragua y Paraguay por lo menos, la zarpa militar y capitalista norteamericana se clava aguda impidiendo que los pueblos afectados de reincorporarse al sistema libre a que aspiran. Contrapartida: La U. R. S. S. no imperialista nace en 1917 con el consentimiento de Lúndendorf, alto general alemán cuyas armas vencieron a los rusos. El notable bolchevique León Trotski es el firmante estratégico del tratado de Brest-Litovsk.

Prosigamos. La «soviétización» de Lituania, Estonia y Letonia procede de un hecho de fuerza maximilista y no de la catequización roja de Lituania, estonianos y letones. Las «Repúblicas Democráticas Populares» de Hungría, Polonia, Checoslovaquia, Rumania, Bulgaria y Alemania del Este se deben a un estado de invasión, o de osadía de minoritarios apoyados por el atuendo guerrero del Ejército

de Lituania, Estonia y Letonia procede de un hecho de fuerza maximilista y no de la catequización roja de Lituania, estonianos y letones. Las «Repúblicas Democráticas Populares» de Hungría, Polonia, Checoslovaquia, Rumania, Bulgaria y Alemania del Este se deben a un estado de invasión, o de osadía de minoritarios apoyados por el atuendo guerrero del Ejército

de Lituania, Estonia y Letonia procede de un hecho de fuerza maximilista y no de la catequización roja de Lituania, estonianos y letones. Las «Repúblicas Democráticas Populares» de Hungría, Polonia, Checoslovaquia, Rumania, Bulgaria y Alemania del Este se deben a un estado de invasión, o de osadía de minoritarios apoyados por el atuendo guerrero del Ejército

de Lituania, Estonia y Letonia procede de un hecho de fuerza maximilista y no de la catequización roja de Lituania, estonianos y letones. Las «Repúblicas Democráticas Populares» de Hungría, Polonia, Checoslovaquia, Rumania, Bulgaria y Alemania del Este se deben a un estado de invasión, o de osadía de minoritarios apoyados por el atuendo guerrero del Ejército

de Lituania, Estonia y Letonia procede de un hecho de fuerza maximilista y no de la catequización roja de Lituania, estonianos y letones. Las «Repúblicas Democráticas Populares» de Hungría, Polonia, Checoslovaquia, Rumania, Bulgaria y Alemania del Este se deben a un estado de invasión, o de osadía de minoritarios apoyados por el atuendo guerrero del Ejército

no sea para una intromisión soviética en África. Estamos de nuevo en lo de que la diplomacia es conocedora de todo menos de los escrúpulos, y en lo de que un revolucionario puro y un rey Fayçal, por ejemplo, son incompatibles. Vayan estos marxistas amigos nuestros al mercado de la Meca en el mes «asanto» y ya veremos si alguien no los ofrece por 100 tallares por cabeza y otro alguien los acepte con un demérito al 25 %.

Israel es un Estado burgués, desde luego; pero en él los colectivistas socializantes han tenido facilidades y tolerancias que en los regímenes marxistas los revolucionarios experimentales no encuentran, antes lo contrario. Aplastar a un país minúsculo pero introductor del progreso industrial en las latitudes del boñigo; arriesgar otro genocidio a la alemana y contra un pueblo que hace un cuarto de siglo apenas, sufrió la pérdida de 8 millones de sus hijos en los crematorios nazis; calificar de nazis a las Víctimas de los mismos para agrandar a la cripta de Moscú y a los dominadores absolutos de pueblos recién venidos a la independencia... nacional, sería desde luego una pose, un plan, una faroltería, un oportunismo barato o no tanto, pero de ninguna manera una actitud digna, humanista y revolucionaria.

Combátese al burguesismo, al religiosismo y a cuanto defecto adolezca la nación israelí. Pero seamos honrados en la manifestación de nuestras preferencias. Amigos marxistas, que vuestro afán de ser originales no os entre en el maúto de Mahoma, en el serrallo de la Meca ni en la cámara de servicios de Brejnev o de Mao. Personalidad ante todo.

* chispas *

Un siglo nació que México reclamaba a los Estados Unidos la cesión de «El Chamizal», 177 hectáreas de terreno arbolado. Recientemente México lo ha conseguido pacíficamente. Una guerra menos, interesa al mundo.

Cuarenta y una vez el rey Katinka y la reina Miloka se declararon la guerra y quedaron solos por muerte de todos los soldados. En vista de lo cual Katinka y Miloka se casaron. Y fueron felices sobre un millón de esqueletos.

Siempre paga el pato quien no lo ha comido.

Supongamos que los árabes vendieran a Israel y que lo arrasaran y lo declararan pasto para camellos... Y que a eso alguien osara llamarlo socialismo...

Supongamos que Franco declarara la guerra a la República de San Marino y que los sanmarinistas la ganaran.

Los españoles no perderían nada. Un árabe del Califato de Córdoba veía más que todos los sultanes, emperadores y presidentes mahometanos de ahora juntos.

En 70 años Andorra no ha conocido ni una guerra que la afectara directamente. Ni se pagan en el país impuestos. Habría que andorrizar al mundo.

San Marino ha pasado del comunismo al sistema democrático, y sin embargo los sanmarinistas no se han dado cuenta. ¡Inconciencia, o tranquilidad consistente!

Mónaco se rige en monarquía de opereta. Su economía se basa en la industria hotelera y en la caballería de industria. Las salvas anuncian fiestas y los monegascos se salvan de las guerras.

La juventud quiere guerras en el cine. Y triunfar siempre. Pero pierda en la taquilla y en las guerras de veras.

De hecho la felicidad está en las selvas escombradas. Por un tanke que un caimán, y a falta de leyes buenas son libertades. La selva ignorada a cambio del progreso homicida. Os lo dice muy sincero, el cascarrabias CHISPERO.

ocupar espacio, y sin embargo allí estaba. Poseía una mística, un entusiasmo quieto y una discreción rara en nuestros ridículos medios. Se acordaba reuniones feroces sin jamás contaminearse. Tenía su criterio y amabilidad incluso a los compañeros opostores. Sin duda, Velasco no era un militante de la época; no estaba versado, ni ganas tenía, en la confección de criterios colectivos. La tónica moral de Isaac Puento, su gran amigo, lo había seducido, se le había pegado. Cada compañero era un hermano. Pensar, decir y obrar, siempre en pro de la causa, en plena fraternidad libertaria. Así el bueno de Velasco concurría a la obra, siempre bien intencionado, firme y sencillo, sin átomo de vanidad, como desistiendo, con aquella dulce seriedad que era fíer permanente en su rostro. — Hasta que se desistió hacia la nada.

¡Y Francisco Crespo! ¡Ah, Francisco! Era el castellano cachazudo, invariable en su pausa personal y con el eterno cigarrillo en la diestra. Procedía de buena escuela y sería

Tribuna Juvenil

«Juventud, divino tesoro...»

SI en juventud no habría posibilidad de continuación en ninguno de las obras que la humanidad ha tratado de llevar a cabo a lo largo de toda la historia del mundo. Sin ella, si por una causa imprevista, e improbable, casi se puede asegurar, llegara a desaparecer de golpe o a faltar con el tiempo, no cabe la menor duda de que todo se iría extinguiendo, deteniendo a corto o largo plazo. Las consecuencias de una tal ausencia tampoco tardarían a sentirse. Hasta se sienten en pequeña proporción ya en ciertos lugares o regiones donde por motivos que no es cuestión de analizar aquí, los jóvenes levantan el vuelo sin preocuparse de las consecuencias, a fin de aposentarse allí donde esperan hallar medios más en consonancia con sus deseos y aspiraciones, de no seguir una vida lánguida, monótona, sin grandes horizontes, vida que llevarán y aún llevan sus mayores en pueblos apartados, allí pegados a una tierra que solo a fuerza de voluntad y tesón, da lo suficiente para ir tirando y nada más.

Es innegable que en las poblaciones importantes las posibilidades de toda clase, en todos los órdenes son mayores: jornales más elevados, escuelas más al alcance de todos, comodidades, bibliotecas, entretenimientos, abundancia en cantidad y variedad. Con ello también los vicios y toda una serie de males que las grandes urbes entretienen hasta más de la cuenta; la falta de alojamiento, la amenaza de paro, de malas consecuencias; mas eso no detiene generalmente al joven, que todo quiere verlo de color claro y agradable a la vista, fácil.

Mientras se es joven, cada cual suele llegar a pensar que puede bastarse a sí mismo y si ese pensar trata de ponerlo en práctica, es cuando viene el choque entre edades. Porque resulta que también entre los que ya descienden la otra pendiente de la vida, los hay que, obcecados, piensan algo parecido o sea que nos podemos pasar sin el aporte de la juventud, qui sin ella podemos continuar toda la tarea que llevamos entre manos. De ahí fuertes e interminables discusiones de las que nada fructífero sale, ni saldrá. Es también exagerar el que nada se puede sin la presencia, sin la dirección de los añosos.

Lo que el más simple razonar demuestra, es que todos hemos de ir a la par cuando de emprender todo por el camino del avance evolutivo o revolucionario — en la lucha por el bienestar y la libertad y el ideal emancipador se trate.

La pujanza, el ardor juvenil, han de unirse a la experiencia y al saber acumulado del adulto. En conjunto, se han hecho y harán grandes cosas; separados la labor será parcial, incompleta, adolecerá de consistencia y hasta de continuidad. Porque si bien es cierto que hay quien desde bien joven se entrega por entero al ideal, ¡cuántos se van perdiendo por diferentes senderos antes de llegar a lo que dio en llamarse edad de la razón! Ya que en la juventud, falta de la necesaria perspicacia, desprovista de malicia, es propicia a caer en el error que no suele verse a simple vista, o en la trampa de cualquier arribista, o se deja atraer por el lujo, las comodidades, el buen vivir. No todos tienen la fuerza de voluntad necesaria para resistir las vicisitudes que la lucha conlleva; no todos saben aguantar cuanto al idealista espera en su obra de interminable propagar y de obrar en ácrata. Que no basta solamente decir, escribir, sugerir hay que también demostrar con el ejemplo aquello que se expone de palabra o por escrito, sin lo cual la tarea es incompleta, cojea, se presta a la duda para cuantos nos leen y observan y eso es extremadamente necesario no olvidarlo en ningún momento.

El adulto no debe tratar de imponer su voluntad o su criterio al joven. Por el contrario, ha de procurar explicarle aquello que, habiéndolo vivido, le ha ido permitiendo tener eso que llamamos experiencia sin la cual toda labor y todo trabajo o desarrollo necesita más tiempo del debido mayor sacrificio. El joven de ninguna

manera ha de considerarse superior por el hecho de haber podido seguir estudios o haber asimilado pronto lo que a otros costó mucho tiempo y desvelos; no debe menospreciar a nadie, ni creer que sólo él y nadie más tiene razón. Escuchar a ciertas sirenas que tratan de convencer con palabras fáciles que cubren inescrupulosas intenciones, puede ser nefasto al oír, ya que si su convencimiento es limitado, si todavía no ha pasado por alguna dura prueba, puede ocurrirle que al más mínimo contratiempo abandone el camino y deje en él a sus compañeros expuestos a lo que él ha sido incapaz de aguantar por faltar, al convencimiento o por haber creído que solo, aislado, sería lo suficiente en una empresa que sobre la marcha ve cada cual las dificultades que otros ya vieron y salvaron en su día.

No se diga que los viejos suelen claudicar; podrían señalarse no pocos que con sesenta y setenta años de militancia, ahí están erguidos, sin someterse ni doblarse. Los que cedieron, o ceden y se doblan, no miran la edad, se atienden solamente a su orgullo, a su afán de poder, a su prisa por llegar, a su ansia de fama, honores, dinero; aprovechan de la circunstancia y nada más, porque eso ya lo llevan en la entraña. Todo lo demás: desengaño, cansancio, mentiras, solo mentiras. ¿Tan difícil nos sería entre todos, sanear el ambiente para que el tesoro que la juventud representa pudiera pasar a malas manos? Porque se trata de aunar criterios, voluntades, tarea ingente e insoluble, en lugar de mantener querrelas, duda y confusión que a nada útil nos conduce.

Si la juventud se embarca en lo fácil, o pretende volver a lo que al cabo de muchos años hemos ido viendo es de resultados más que dudosos, contraproducentes y nefastos; si cree que solo adaptándose a un circunstancialismo pasajero o a tácticas completamente apartadas de la simple lógica, o trata de implantar modismos fuera de lugar, difícilmente logrará lo que dice pretender. Y cuando un árbol se desgaja o lo destruyeron, no siempre nos es dable substituirlo por otro en estado de producir el correspondiente y esperado fruto. De lo que suele aprovecharse el leñador es furtivo, que no perdió el tiempo ni en plantar ni en cultivar.

La responsabilidad fue y ha de seguir siendo en nuestros medios algo invulnerable; los irresponsables son como intrusos entre nosotros.

RIOJANO

Un libro que no debe faltar en ninguna biblioteca «SALVADOR SEGUI SU VIDA, SU OBRA» 3,50 F. en esta Administración Hay pocos ejemplares disponibles.

ASOCIACION INTERNACIONAL DE LOS TRABAJADORES

XIII CONGRESO

Burdeos, 10 noviembre 1967.

ORDEN DEL DIA

- 1.º - Apertura del Congreso.
- 2.º - Presentación de credenciales.
- 3.º - Nombramiento de la Comisión revisora de credenciales.
- 4.º - Constitución del Congreso y nombramiento de Mesa.
- 5.º - Nombramiento: a) de la Comisión revisora de cuentas. b) de la Comisión de escrutinio. 6.º - Informe del Secretario. 7.º - Informe de las Secciones. 8.º - Forma de incrementar y robustecer la Internacional. a) cotización, financiamiento. 9.º - Sobre economía; cooperativismo, colectivismo. a) teoría e ideas generales. b) posibilidades inmediatas de aplicación. 10.º - Propaganda: a) oral. b) escrita (manifestos, carteles), etc. c) prensa periódica. d) editorial. 11.º - Posición y acción. a) de solidaridad entre las Secciones. b) de ayuda a los pueblos sometidos por dictadura y subdesarrollados. c) reivindicaciones. 12.º - Examen de la situación de la F. O. R. A. 13.º - Relaciones exteriores. a) con la I. W. W. b) con la S. A. C. c) con los organismos anarquistas. d) con otros organismos. 14.º - Nombramiento del Secretario. a) del secretario general. b) de las Secciones componentes del Secretariado. 15.º - Clausura.

El Secretariado

Dado en Marsella, abril 1967.

DISCOBLO

COMUNICADOS

PEÑA RACIONALISTA, PARIS

Domingo 12 de noviembre, a las tres y media de la tarde, reunión en gran familia por los siguientes motivos: Presentación de la Peña; el cuarto de hora para los poetas, los quince minutos de la primera juventud, la hora menos 45 m. de los emigrados económicos; cortos metrajes de Charlot, y película en colores relatando el viaje entero realizado por una familia penista a Yugoslavia. Con fin de fiesta a base de un estimado regalo (las Obras completas de Rafael Barret) a quien la suerte lo persiga.

EN TOULOUSE

Interesante charla a cargo del compañero Florentino Monroy, que tendrá lugar el día 19 de noviembre, domingo, a las diez de la mañana en la sala de conferencias, 4, rue Belfort, Toulouse, y que disertará sobre el siguiente tema: «Durruti, una infancia turbulenta».

F. L. DE MONTPELLIER

El día 21 de noviembre próximo, martes, a las nueve de la noche, y en el Pavillon populaire, tendrá lugar una conferencia organizada por el Grupo anarquista francés de Montpellier, con la participación del compañero Aristide Lapeyre, que disertará sobre el tema «La revolución española 1936-1939».

«Perón en la ruta de las dictaduras»

Folleto escrito por el compañero Serafin Fernández. Precio: 1 F. en esta Administración.

F. L. DE LIMOGES

Celebrará asamblea el día 12 de noviembre a las 9 de la mañana, en el local de costumbre.

F. L. DE BEZIERS

Continuando nuestro ciclo de conferencias, la Comisión de propaganda, se complace en anunciar la conferencia que tendrá lugar en nuestro local social, el domingo 19 de noviembre a las 9.30 de la mañana a cargo del compañero Andrés Capdevila, que disertará sobre: Mi opinión de cenetista sobre la segunda República española.

Asimismo, en el mismo local el domingo día 26 de noviembre, el compañero Miguel Celma, disertará sobre el siguiente tema:

Camus y su formación intelectual. Como de costumbre, el acto empezará a las 9.30 de la mañana. Ambas conferencias serán públicas. Esperamos numerosa asistencia.

En la Caserne Saint-Jacques, nº 27. C. N. T. F.

ARTE Y LETRAS

Entrevista el 11 de noviembre.

PARADERO

Se desea saber el paradero de León Doz Cáncer de Berbegal, provincia de Huesca. Sus últimas noticias datan del año 1944 y de la dirección siguiente: rue François Lanno, à Rennes.

Se ruega al interesado u otras personas que puedan dar su paradero se dirijan a Pedro Santos, 44, rue Anatole France, Porte 10, 93-Noisy-le-Sec.

F. L. DE PARIS

Sábado día 11 y domingo 12 de noviembre, reunión general para discutir el Orden del Día del Pleno de la Regional Zona Norte. A las 9 y media de la mañana.

AVISO A LOS LECTORES DE «UMBRAL»

A causa de un inconveniente técnico surgido, la aparición del número 70 de esta esperada revista sufrirá un atraso de quince días, por cuya lamentable circunstancia los números 70 y 71 llevarán una distancia de dos semanas en lugar de cuatro como es costumbre.

La Redacción y la Administración de «UMBRAL» no tienen más que rogar ser dispensados de los lectores por esta molestia que involuntariamente les causan.

Las polémicas con toda suerte de malabaristas

Por su condición de país joven y de gran porvenir, en la Argentina, al fin del dominio español, se establecieron grandes consorcios capitalistas europeos para enriquecerse con el sudor de los trabajadores, como así gran cantidad de embaucadores que vinieron para hacer fortuna cultivando la ignorancia. Pero como se ha dicho, desembarcaron también considerables cantidades de militantes anarquistas ya experimentados en las luchas sociales. Reunidos con los que ya actuaban, llevaron a cabo una obra de divulgación y organización que frenó la avaricia de los explotadores como así la obra nefasta de los embaucadores.

Aquel pueblo, que agitado por ansias de libertad se libró del despótico dominio español movido por brisas revolucionarias que anunciaban un rosado porvenir, preocupó a los amigos del orden... Y ahí desembarcaron toda suerte de doctrinarios para conducir por el buen camino... Con tal propósito llegaron directores de altas finanzas, políticos amaestrados en toda suerte de zorrerías, clérigos marxistas, sindicalistas y brujos que adivinaban la suerte. En este rincón del nuevo mundo cada secta pastoral montó su cabaña y se lanzó a la tarea de amontonar adictos prometiéndoles paraísos a poco precio y a pagar a largos plazos. Con esta propaganda embaucadora a lo ancho del país consiguieron algún éxito. Pero los anarquistas, con una extensa propaganda antireligiosa para las que se sacaron publicaciones esperechadas en las que se probaba la sinrazón en que se fundan los deísmos y en las que se denunciaban los pecados que se cometían y se cometían en iglesias y conventos, lograron fomentar una incredulidad que adquirió gran empuje. A la política y a los políticos, con una propaganda humorista, en la que se demostraba su falsa posición y sus inmorales, se les puso en solfa. A los marxistas socialistas, como a los comunistas y sindicalistas a secas, con oradores y escri-

DOCUMENTOS HISTORICOS ESPAÑOLES

«Las dos Españas»

De un lado, un pueblo libre. En el otro, una simple colonia

ANTES del levantamiento fascista, España era un pueblo; más o menos influyente, pero un pueblo admirablemente definido por su psicología, sus costumbres, su temperamento y cuanto es determinante en la definición de una raza; un pueblo tal y como lo especifican el buen sentido y la Academia de la Lengua; esto es, una reunión de seres humanos que, ligados por idénticos origen e idioma, viven, más o menos unidos en un determinado punto de la tierra cuyos límites de extensión unas veces los señala el mar y otras unas fronteras convenientes y variables para las que suele utilizarse un río o una cordillera.

Podríamos tener, y teníamos, profundas discrepancias internas sobre apreciaciones políticas, sociales o de dogma, pero, ¿qué pueblo no las tiene? Podrá argüirse que aquí se manifestaban con más vehemencia que en otras partes; tampoco nos interesa negarlo, ya que ello, sin dejar de tener mucho de cierto, es consecuencia de ese temperamento y psicología que destacan formas de ser tan peculiares, tan propias, que por sí solas bastarían a confirmar la existencia de un pueblo.

En un libro que no es de esta época y cuyo autor tampoco fue de filiación izquierdista, leemos esta definición que, a nuestro juicio, aún hoy puede aceptarse: «Para la formación de un pueblo se requiere independencia, dirección y administración propia que es lo que le discierne de los otros pueblos y le hace libre y autónomo.»

Por todo esto, España era un pueblo antes del 19 de Julio, lo siguió siendo quizá en los primeros días de la lucha, lo fue indudablemente mientras los fascistas apoyándose en los militares profesionales, sólo intervenían españoles: Un pueblo enzarzado en fratricida y encarnizada lucha interna, porque una parte de él, la que provocó el choque, rebelándose contra el criterio mayoritario de la Nación, y contra el gobierno legalmente constituido, pretendía no sólo que España siguiera estancada en su línea retrada, sino retrotraerla a los tiempos fernandinos, mientras la parte más sana del pueblo, la que soñaba y luchaba por una España más progresiva política y socialmente, más humana y más justa, no sólo se aprestó bravamente a la lucha con el propósito de defender las conquistas que

Los prestamistas, y no colaboradora, usureros como todo prestamista, no conformes con los créditos tantos por ciento materiales impuestos, se empezaron a cobrar, desde el primer instante de pisotear suelo hispano, unos intereses morales tan vejatorios y humillantes que crisparon los nervios y hasta los puños de los más sectarios derechistas.

En el territorio español ocupado por los fascistas, éstos nada pintan ni suponen; los italianos y los alemanes son quienes mandan, dominan e imponen. De hecho, aquella parte que España, hoy es una colonia germano-italiana. Los nacidos en España que allí viven, sufren un trato de esclavos y lacayos más humillante que los que llegaron en calidad de invasores y se han convertido en invasores de la peor especie, que reniegan y maldicen la hora en que prestaron su concurso a una contienda que sólo el triunfo indudable de los antifascistas puede evitar que España deje de ser un pueblo libre de sus destinos.

La bandera roja y gualda que desempolvamos los facciosos para que les sirviera de símbolo tradicional, se emplea hoy como mantel en los banquetes italo-germanos, cuyos finales orgiásticos la dejan en tan lamentable estado de suciedad que reclama una fuerte colada. Muchos de los que entonan el «¡Ríbia España!» como un grito de exaltación y supuración de su concepción de la patria, lo lanzan hoy como un aullido de desesperación al verla bajo las pezuñas de los alemanes y de los italianos.

No echen las campanas al vuelo los invasores; no se entusiasmen cantando el alirón; que si consiguieron convertir en colonia esa parte de España donde residen los que, incapaces de sentir la dignidad de la concepción de pueblo libre de sus destinos, se dejaron anular como ciudadanos para convertirse en súbditos, aún quedan muchos miles de españoles que, afianzados en tierra española que aún no fue hollada, defienden con tesón, energía y entusiasmo, el concepto y postulados de un pueblo que no quiere ni permitirá dejar de serlo para que lo conviertan en colonia.

(De «CNT», de Madrid, del 17 de Junio de 1938).

RECÉN APARECIDO: «POEMAS DE LLUM I TENEBRA»

Volumen de poesías en idioma catalán escrito por el compañero Roque Llop, 132 páginas con ilustraciones, 8,00 francos.

ATENCION A ESPAÑA

150.000 trabajadores industriales despedidos. El agro en abandono creciente. Malestar inevitable en los hogares proletarios. La protesta en la calle. Más de 2.000 detenidos recientes. Consejos de guerra y condenas de obreros en el T.O.P. todos los días.

¡ATENCION A ESPAÑA!

CRONICA DE UN REVOLUCIONARIO

Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA por Pedro VALLENA. Precio: 2,80 F.

TURRONES A BENEFICIO DE LOS COMPANEROS ANCIANOS

Panecillos (pieza), 0,50; Turrones (en pastilla). Jijona, 7,00; Alicante, 6,00; Yema, 4,00; Mazapán, 4,00; Toldo, 2,50 frs. pastilla.

tantos esfuerzos y sacrificios le habian costado, sino para establecer un sistema de convivencia que colocara a España a la cabeza de las naciones en el orden político y en el social.

Si en la contienda hubieran seguido interviniendo sólo españoles, al final de la misma, triunfara quien triunfara, seguiría existiendo un pueblo español, gobernado en sentido retrógrado o en sentido progresivo.

Después se ha comprobado que ni podía ni puede ser así, y no por culpa de los antifascistas. Los cabecillas fascistas, provocadores y dirigentes de la guerra que empezó siendo civil y ha derivado en colonial, ha quedado plenamente confirmado; se lanzaron a la rebelión en combinación y de acuerdo con los dictadores de Alemania e Italia, con Mussolini y con Hitler. ¿A precio de qué? Indudablemente, a cambio de ofrecimientos recíprocos: hipoteca, entrega o venta de algo que, por ser del pueblo, nadie podía enajenar si no es a precio de una traición.

De haber triunfado en los primeros momentos de su intención, como lo esperaban, es casi seguro que el empuje de España en el Monte de Piedad de la razón social italo-germana hubiera sido más fácil de escamotearlo a los ojos del Mundo; la papeleta se hubiera financiado pagando los intereses materiales convenidos. La gallarda réplica del verdadero pueblo español hizo fracasar los primitivos planes y para no perderlo todo, los fascistas siguieron hipotecando y vendiendo, no sólo la independencia y la integridad de España, sino a la España misma a cambio de una ayuda de hombres y armamentos con que poder aniquilar a sus compatriotas.

Los prestamistas, y no colaboradora, usureros como todo prestamista, no conformes con los créditos tantos por ciento materiales impuestos, se empezaron a cobrar, desde el primer instante de pisotear suelo hispano, unos intereses morales tan vejatorios y humillantes que crisparon los nervios y hasta los puños de los más sectarios derechistas.

En el territorio español ocupado por los fascistas, éstos nada pintan ni suponen; los italianos y los alemanes son quienes mandan, dominan e imponen. De hecho, aquella parte que España, hoy es una colonia germano-italiana. Los nacidos en España que allí viven, sufren un trato de esclavos y lacayos más humillante que los que llegaron en calidad de invasores y se han convertido en invasores de la peor especie, que reniegan y maldicen la hora en que prestaron su concurso a una contienda que sólo el triunfo indudable de los antifascistas puede evitar que España deje de ser un pueblo libre de sus destinos.

La bandera roja y gualda que desempolvamos los facciosos para que les sirviera de símbolo tradicional, se emplea hoy como mantel en los banquetes italo-germanos, cuyos finales orgiásticos la dejan en tan lamentable estado de suciedad que reclama una fuerte colada. Muchos de los que entonan el «¡Ríbia España!» como un grito de exaltación y supuración de su concepción de la patria, lo lanzan hoy como un aullido de desesperación al verla bajo las pezuñas de los alemanes y de los italianos.

No echen las campanas al vuelo los invasores; no se entusiasmen cantando el alirón; que si consiguieron convertir en colonia esa parte de España donde residen los que, incapaces de sentir la dignidad de la concepción de pueblo libre de sus destinos, se dejaron anular como ciudadanos para convertirse en súbditos, aún quedan muchos miles de españoles que, afianzados en tierra española que aún no fue hollada, defienden con tesón, energía y entusiasmo, el concepto y postulados de un pueblo que no quiere ni permitirá dejar de serlo para que lo conviertan en colonia.

(De «CNT», de Madrid, del 17 de Junio de 1938).

Conventrará señalar hoy, después de 31 años de colonización impuesta al pueblo español con la colaboración y ayuda del capitalismo internacional, que esta colonización tiene sus orígenes en épocas muy anteriores al 19 de Julio de 1939. La sumisión de los

falsos patriotas del falangismo fascista español al capitalismo bancario del mundo entero, parte de mucho más lejos. En posteriores documentos, iremos dando a conocer a todos los españoles «nacidos después de la guerra», ya que todos los españoles, los viejos y los jóvenes, sufrimos desde hace treinta y un años, en los cuales los hombres del 36, los que defendieron a España con las armas en la mano, contra la invasión denunciada en el trabajo aquí publicado, demostraron de manera incontrovertible cuales eran los financieros de la traición cometida contra España y su pueblo bajo el pretexto de una cruzada contra el comunismo que justificaba la intervención extranjera en los asuntos que sólo a los españoles incumbía dilucidar.

Los documentos que a partir del próximo número daremos a la publicidad, tienen un valor demostrativo del que deben tener cuenta los españoles que, aún hoy y a pesar de treinta y un años de dictadura fascista, siguen luchando y sufriendo por la España libre y auténtica que sólo el pueblo español tiene derecho a representar y defender. El fascismo no ha logrado adormecer las ansias de justicia y de libertad que los españoles dignos no han dejado jamás de sentir en lo más profundo de su ser. El fascismo no ha logrado castrar las energías de nuestros hermanos de España. Deber nuestro es darles las armas y los conocimientos necesarios de nuestra historia, para que España logre ser libre definitivamente en días próximos.

M. OCANA

JOVEN EMIGRADO ESPAÑOL

Los jóvenes confederales españoles le invitan a venir a ellos.

Vosotros conocéis mejor que nadie a los culpables de vuestro forzado exilio. La retrógrada clerical, los militares antiespañoles y vende-patrias, la avaricia de un capitalismo anticuado y retardatario, son los verdaderos responsables de vuestras penas. Su codicia desenfrenada es la causa fundamental de que os veáis eledos de vuestras mujeres, de vuestros hijos, de vuestros familiares más amados.

Si deseáis colaborar en la gran obra de liberación de España de las garras del fascismo que la oprime desde hace veintinueve años, uníos a los auténticos antifascistas que luchan por la libertad.

Para informes y adhesiones, dirigíos a:

C. N. T. Francesa 39, rue de La Tour-d'Auvergne Paris (IXe)

LA CONFERENCIA DEL COMPANERO MORO

Según acuerdo de los que asistieron a la conferencia que promovió el compañero Fabián Moro, con el título «Temas esenciales del anarquismo en espíritu y materia», va a hacerse un folleto al precio de coste para la edición, o sea 585 frs. Se abre suscripción para la cantidad susodicha. Quien esté de acuerdo con la iniciativa y quiera llevar su óbolo, puede hacerlo a la Federación Local. Una vez la cantidad que se necesita sea alcanzada, la suscripción será cerrada.

Paris, octubre 67.

Enciclopedia Anarquista

Buzón de la Enciclopedia Anarquista

Boite à lettres de l'Encyclopédie anarchiste

—Durán, Michel, Tournefeuille. Recibidos carta y giro por 10 frs. Efectivamente la última página del noveno capítulo es la 432.

—Germinal, H., Marseille. Hemos recibido tus cuartillas que te agradecemos; no te quepa duda que tus conceptos serán tomados en cuenta.

—Quert, Pedro, La Rochelle. Somos la familia Graells que piensas, te escribiremos aparte. El proyecto de la encuadernación no ha sido tomado en cuenta hasta ahora; por otra parte no podemos guardar desde el primero hasta el último fascículo de cada edición pues si cada suscriptor nos pidiera lo mismo necesitaríamos un enorme local para depósito de todo el material. Remíte los fascículos en tu poder a: Graells, Plaine des Astres, 34 - Montady y comunicaremos a Caracas tus deseos de cambiar a la versión española.

—Cano Ruiz, T. F., Paris. Recibida tu carta del 13-10. Tu hermano desde México te dará instrucciones. Deseamos te restablezcas pronto.

—Fernández, José, Firminy. Transmítanos a Caracas tu nueva dirección.

—Vázquez, Antonio, Lieja (Bélgica). Recibimos giro de 50 frs. Hemos abierto ficha a tu nombre. Entendemos que quieres la edición en español. Corrigenos si erramos.

—Betancourt, J., Roussillon. Recibido giro de 20,40 frs. Entendemos que quieres la edición en español. Si no fuese así, avisamos.

—Grelaud, Lucien, Roanne. Nous avons reçu ton deuxième envoi, cette fois pour 30 frs.

—Santacreu, Marisa, Toulouse. Votre envoi nous a été abonné. Nous espérons que vous aurez reçu les premiers fascicules.

La correspondencia para esta sección debe ser dirigida a:

Victor Garcia 24, rue Ste-Marthe, Paris (X).

Giros a Elena GRAELLS, C. C. P. 87-21, Montpellier.

NECROLOGICA

GINES HERNANDEZ

Este buen compañero fue enterrado el día 31 de octubre, es decir, a la caída de las hojas. Yace en el cementerio parisiense de Pantin, a donde fue acompañado por una docena de personas entre familiares, amigos y compañeros.

Ginés Hernández fue un convencido compañero, oriundo del pueblo minero de Mazarrón (Murcia), en cuyo sindicato cenetista actuó con todo el ímpetu de su juventud. Con él estuvieron buena cantidad de compañeros, todos ellos preciosos como tales. A través de la actuación sindical, de la guerra y del exilio, han dado pruebas fehacientes de ello. Yo o muertos, vivos o todos, vivos o muertos, los tengo en estima. Por ejemplo, Nicasio Rodríguez, que en Igualada, conocimos por Pedro, encerrado en el cárcel del Partido bajo acusación de asesinato. Era de la junta del sindicato de Mazarrón y en una huelga minera cayó un personaje de la Empresa, siendo detenida la junta a falta de los autores del hecho. Rodríguez consiguió escapar y se refugió en mi pueblo, donde no se dio a conocer de nosotros para evitar ser visto. Sin embargo, lo localizaron e ingresaron en la cárcel. Un murciano joven nos pasó la noticia y varios compañeros fuimos a ver al preso. Creo que éramos N. Garnés, B. Aragón y el que firma. Rodríguez agradeció nuestro interés y seguramente el comité pro presos local tomó a su cargo el asunto. Conducido a Murcia, Rodríguez y sus coacusados fueron absueltos, y Nicasio regresó a Cataluña. A partir de entonces los mazarroneses Rodríguez, hermano Raja, Rojo y otros, actuaron decididamente en nuestra Local de sindicatos.

Con Ginés nos ocupamos repetidamente en París de todos esos amigos. El me descubrió aquí que Pedro era Nicasio. Conocía a todos mis conocidos murcianos por haber militado con todos ellos, Nicasio murió en la batalla del Segre, y José Raja en Montpellier, víctima de la silicosis.

NOVEDADES DE LIBRERIA

Discos

«Las barricadas e Hijos del pueblo» 12 00 «Mauthausen» (editado por la F.E.D.I.P.) 10 00 «L'enfant d'Hiroshima et l'autre», Rosalie Dubois 11 00 «Granada, Exodus, Rosó-Rosó», Ernest Curtis 10 00 «Le Chanteur de México, Granada, Catari y Ma vie», Yon de Murguía 10 00 «Conférence Sébastien Faure» 8 00 «Naisance et mort des dieux» 10 00

POEMES

Obras en catalán

«La compañía invisible», Ambrosi Carrión 10 00 «Poemes», Coloma Lloal 6 00 «Poemes de llum i tenebra», Roc Llop 8,00 «Garbux poètic», Joan Ferrer 2 00

Diversos en catalán

«Física d'aviu», Andradé 8 00 «Biologia d'aviu», Wallington 8 00 «Poesia», Guerau de Lloet 5 00 «La CIA-El govern invisible», D. Wise i Thomas 24 00 «Gramática catalana», Pompeu Fabra 9 00 «De l'Anoia al Sena sense pressa», Joan Ferrer 10 00 «Iniciació a la filosofia», Bertrand Russell 25 00 «El teatre contemporani» (t. I), Ricard Salvat 23 00 «El teatre - contemporani» (t. II), Ricard Salvat 23 00 «Poesia catalana de la Restauració», Joaquim Molas 5 00 «L'univers», Antoni Paluzie 5 00 «Historia universal del Teatre», Xavier Fàbregas 5 00 «El sindicalisme a Barcelona», Albert Balcells 9 00 «Llenguat i Literatures», Carles Riba 5 00 «Círcul de Francesc Pi i Margall», Isidre Román 5 00 «Poesia catalana romántica», Joaquim Molas 6 00 «Cartes de set joves», Joaquim Gómez 8 00 «Vida i obra de Joan Maragall», Maurici Serrahima 5 00 «Poesia, realisme, historia», J. Maria Castellet 5 00 «El nou Prometeu encadenat» - teatre -, Eugeni d'Ors 5 00 «La dama enamorada» - teatre -, Joan Puig i Ferrater 5 00 «Poesia catalana del segle XX», J. Maria Castellet i J. Molas 25 00 «Catalans terres enllà», Xavier Fàbregas 27 00 «De París el Fel i la Mel», (memories), Ferran Canyameres 27 00

Giros y pedidos: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe; 75-Paris (Xe). CCP 13507-56.

La A.I.T. en el continente americano SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

desacreditaron de tal manera que dejaron de dar la cara, y menos a los anarquistas.

En poner al descubierto la arbera dialéctica de los sindicalistas en las que aconsejaban a los trabajadores no dejarse influenciar por las ideas anarquistas, se destacaron José Prat, Eduardo G. Gilimón y más tarde López Arango.

En la lid polémica los más duros de pelar, aunque pareciera mentira, fueron los curas, favorecidos por circunstancias históricas especiales. La Iglesia en la Argentina participó en la revolución por la Independencia y desde cuya fecha hacia partir su historia. Y aunque después de presentarse como recién nacida ya había cometido sus pecados, no eran tantos como los que cometían los partidos políticos y los socialistas. Hasta que por 1920 la Iglesia relumbro bajo la influencia de Roma. Para pisar las tribunas del Movimiento libertario tenía amaestrados «gallos de riña», con los cuales nuestros contrincantes no siempre salían bien parados. La cosa había que tomarla más en serio, y al respecto se tuvo un cambio de opiniones entre los compañeros más expertos en los misterios de la encarnación... resolviéndose invitar a la Iglesia argentina a sostener una polémica por escrito. Esta aceptó y nombró como contrincante al doctor en Teología Paulo Podestá; los compañeros a César Montemayor. La polémica, que duró más de un año, fue publicada en el diario anarquista «La Protesta», y en el diario «El Pueblo», católico. El clérigo, que no carecía de talento, e incluso, de algunos escrúpulos, cuando el compañero Montemayor, con largos conocimientos de historia, geología y bio-

logía le hizo llegar el agua al cuello, con un prudente silencio se dio por vencido. La polémica terminó en 1918, y después de esta fecha que la Iglesia argentina empezó a caer bajo la influencia de Roma, y salvo casos raros no atacó más de frente.

En nuestros tiempos, ya sea porque nuestros adversarios están recubiertos de lodo o sea porque nuestro movimiento por falta de temple y lucidez no sabe descubrir las miserias de los clásicos adversarios, dejan de producirse las polémicas que tanto amplificaron la influencia del movimiento.

Descenso del temple militante en los periodos difíciles y sus consecuencias

El descenso del temple militante al que se deben las desviaciones y la falta de empuje, tiene sus causas. Y explicarlas para reflejar su historia se hace necesario. En la Argentina, por sus fabulosas existencias fáciles de explotar, un capitalismo voraz acumuló riquezas enormes, y por el carácter despótico que le es característico chocó con el empuje combativo de la F. O. R. A. Los topetazos violentos produjeron bruscos cambios de situaciones y puede decirse que fueron inevitables. En los choques perdieron la vida cantidad de compañeros. Consecuencia de los cambios de situaciones, infinidad de ellos perdieron temple y equilibrio moral. A los desviados, más que a los caídos, se deben las crisis por las que cruzan el movimiento forista y demás secciones de la A. I. T. en el nuevo mundo.

Desde 1870, que se inició el movimiento organizado,

de los demás ignora su suerte. Uno actuó de policía durante la guerra, y designado para hacer un registro en mi casa lo hizo con benevolencia de compañero. Los comunistas erraron esta vez el tiro. A un fuerte grupo de mazarroneses compañeros los encontré en el campo de Barcarès. Tal vez Ginés estaba entre ellos. Eran animosos y entrarían en la milia francesa. Ginés contraería en ella la enfermedad que le ocasionó ahora la muerte. Como a José Raja.

En este día inclemente lo abandonamos en la fosa, no sé si anónimo. Allí queda, quedando nosotros con la estima que le profesamos. Lo único — la estima — que la muerte no borra.

JUAN FERRER

NOVEDADES DE LIBRERIA

Discos

«Las barricadas e Hijos del pueblo» 12 00 «Mauthausen» (editado por la F.E.D.I.P.) 10 00 «L'enfant d'Hiroshima et l'autre», Rosalie Dubois 11 00 «Granada, Exodus, Rosó-Rosó», Ernest Curtis 10 00 «Le Chanteur de México, Granada, Catari y Ma vie», Yon de Murguía 10 00 «Conférence Sébastien Faure» 8 00 «Naisance et mort des dieux» 10 00

POEMES

Obras en catalán

«La compañía invisible», Ambrosi Carrión 10 00 «Poemes», Coloma Lloal 6 00 «Poemes de llum i tenebra», Roc Llop 8,00 «Garbux poètic», Joan Ferrer 2 00

Diversos en catalán

«Física d'aviu», Andradé 8 00 «Biologia d'aviu», Wallington 8 00 «Poesia», Guerau de Lloet 5 00 «La CIA-El govern invisible», D. Wise i Thomas 24 00 «Gramática catalana», Pompeu Fabra 9 00 «De l'Anoia al Sena sense pressa», Joan Ferrer 10 00 «Iniciació a la filosofia», Bertrand Russell 25 00 «El teatre contemporani» (t. I), Ricard Salvat 23 00 «El teatre - contemporani» (t. II), Ricard Salvat 23 00 «Poesia catalana de la Restauració», Joaquim Molas 5 00 «L'univers», Antoni Paluzie 5 00 «Historia universal del Teatre», Xavier Fàbregas 5 00 «El sindicalisme a Barcelona», Albert Balcells 9 00 «Llenguat i Literatures», Carles Riba 5 00 «Círcul de Francesc Pi i Margall», Isidre Román 5 00 «Poesia catalana romántica», Joaquim Molas 6 00 «Cartes de set joves», Joaquim Gómez 8 00 «Vida i obra de Joan Maragall», Maurici Serrahima 5 00 «Poesia, realisme, historia», J. Maria Castellet 5 00 «El nou Prometeu encadenat» - teatre -, Eugeni d'Ors 5 00 «La dama enamorada» - teatre -, Joan Puig i Ferrater 5 00 «Poesia catalana del segle XX», J. Maria Castellet i J. Molas 25 00 «Catalans terres enllà», Xavier Fàbregas 27 00 «De París el Fel i la Mel», (memories), Ferran Canyameres 27 00

Giros y pedidos: Roque Llop, 24, rue Ste-Marthe; 75-Paris (Xe). CCP 13507-56.

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour-d'Auvergne
Paris, IX^e - Tél. : TRU. 78-64
Administration : J. SORIANO
Pontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris
ou à LLOP Roque
24, rue Ste-Marthe, Paris (X)
C.C.P. 13.507-56, Paris.
Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS:
Trois mois 8 F
Six mois 16 F
Un an 30 F

Tél. Imprimerie : 235 27-78.

EL COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

En razón de sus obras. Tener una idea de la cultura tomada en sus diversas manifestaciones. Estudiar los métodos más adecuados para realizar tareas de propaganda, de proselitismo; ver si se poseen cualidades para la tribuna, para escribir, para el diálogo, para la difusión de prensa o de libros. Es lo que puede ser base del militante. Y ello se aprende, es factible el asimilarlo a base de lecciones, de cursillos, ya sean verbales o por correspondencia.

Sabemos que existe una propensión al eclecticismo, a ver imposibilidades en todos los esfuerzos iniciados con laudable finalidad. Suelen vacilarse fracasos antes de que las iniciativas hayan cuajado; antes de que hayan hallado el menor eco entre aquellos a quienes se busca captar. Sabemos que hay una cierta desganancia, por así decir, en todo lo que se refiera a poner el cerebro en función de aprender. Conocemos la apatía imperante. Pero, ¿es que ha de ser mejor no hacer nada? ¿Es que ha de ser preferible el encogerse de hombros y dario como inútil el empeño puesto en propiciar las ideas y buscar el poder contar con militantes que sientan y que tengan una cierta solidez de conocimientos?

Independientemente del resultado que pueda tener lo proyectado por los sindicatos compañeros de París y de Marsella, lo interesante sería que la idea cuerdiera, que el buen propósito fuera estimulo para otros grupos, para que lo imitaran compañeros de otras partes. Cursos de militantes, de un modo verbal o por correspondencia, siempre pueden ser aprovechados. Aún en el caso de ser reducida minoría de quienes en ello puedan poner interés, representa obra meritoria. Ahora y siempre ha de ser preferible contar con unos pocos que no el comprobar que, al no intentar nada se ha obtenido.

DISTINCION A PABLO CASALS

Hemos leído en uno de los últimos números de «Destino»: «El Trofeo de la Libertad (Freedom Awards)» de 1938 ha sido adjudicado al violoncelista Pau Casals, de 91 años, por haber puesto perfectamente en armonía su actividad en favor de la libertad con la riqueza artística de su música. El Trofeo es atribuido todos los años por la organización política «Freedom House», nacida hace más de un cuarto de siglo, de la fusión de diversos comités opuestos al nazismo.»

No está mal tal distinción. Pero la organización citada debería tener en cuenta y propagar que hay bastantes miles de hijos de Iberia que por amor a la libertad lo abandonaron todo y no han vuelto al país que les vio nacer, ni volverán mientras exista el tirano que allí encumbraron nazistas y fascistas. Deberían aconsejar que en ningún sentido se favorezca al régimen franquista, con miras a que, lo antes que sea posible, a España libre de tiranía vuelvan Casals y cuantos, como él, ofrecen su saber, su esfuerzo, y las tribulaciones que a veces conlleva la existencia, lejos de la tierra que les vio nacer.

REACTUALIDAD DE LA ALIANZA SINDICAL

El domingo día 29 de octubre asistimos a una sesión convocada por la Alianza Sindical Española de la región parisina. La sala estaba ocupada por obreros pertenecientes unos a la C. N. T., otros a la U. G. T. y los restantes a la S. T. V. Pese a la heterogeneidad de la concurrencia, la armonía fue perfecta. Tratábase, según anuncio, de revalorizar la A. S. E. partiendo de actividades más consonantes y decididas que hasta aquí, a fin y efecto de que las sindicales clásicas del obrerismo español no fueran arrolladas por el aventurerismo, la hibridez y el comunismo. Se puso el acento sobre el peligro que entraña todo dejar hacer, toda inatención, toda actuación tibia o cansina. Verdaderamente, el tema merecía ser enfocado con franqueza y con propósito objetivo. A nuestro entender, lo fue a pesar de alguna insuficiencia y de algún que otro discurso perdido en la neblina.

La voz ugetista se nos antojó de efecto, o bastante antojó. La expresión vasca un tanto maravillada por el ruido de unas manifestaciones recientes, mientras la aportación oratoria de compañeros cenetistas se fue mitad en líricas y mitad en sagacidades.

Mas, apartando el trigo de la copiosa paja, nos resulta que en Euzkadi la A. S. E. es imperativa; que en el revuelo producido a título de «comisiones obreras» participan poderosamente compañeros cenetistas y ugetistas; que las centrales C. N. T. y U. G. T. permanecen en el corazón de innumerables compañeros, más no en el ánimo de la masa nueva, malograda por veintiocho años de sujeción al franquismo.

Se trata, claro se ve, de despertar energías que duermen en el interior, de orientar sindicalmente a los cenetistas y ugetistas que siendo numerosos en la calle, en el tajo y en la protesta, no encuentran otra solución que la de mezclarse en la agitación ajena, esa que entraña enorme peligro y que va a la demolición de una dictadura para edificar otra. Actualmente las C. O. aparecen orientadas desde la sacristía y la célula comunista, y tanto la cruz como la hoz y el martillo preparan el guiso común con idea escondida de tragarlo cada uno por su cuenta. ¿Quién ganará la partida? Es cosa de no esperar. Es cosa de terminar la maniobra devolviendo al proletariado español su cauce de lucha, su personalidad, su ideología propia. C. N. T. y U. G. T. particularmente han tenido puntos de coincidencia históricos y no hay porqué no renovarlos. Los solidarios vascos parten de un punto de vista religioso considerado no clericalista. Concretamente no entusiasma eso, pero, bueno. También ellos estuvieron el 19 de julio y meses sucesivos en armas a nuestro lado. Igual los comunistas, se podrá decir. Mas los comunistas nos pillaron a todos entre dos fuegos: el fascista y el moscovita; por cuya causa desagrada enormemente entrar en contacto con ellos.

Quedemos pues, los tres sectores sociales en fila, ajenos a la A. S. O. pretendida liquidadora de las antiguas sindicales; de un rovanismo adiposo, pegado al «Vertical» por la sopa; de una acción sindical católica serregada del franquismo por cuñas de doble baraja; de un «comunismo» de P. C. atento a la U.R.S.S.

y no a España; y de una lluvia de siglas lanzadas al mercado de la publicidad (la A. S. T. bolchevique entre ellas) destinadas a una mayor extensión del confusiónismo por aquello de a río revuelto ganancia de pescadores. Hay que reaccionar contra todo esto, desde luego. Pero sin que los Tres de A. S. E. recelen uno de otro. Tomar posiciones definidas que no rocen los intereses morales de ninguna parte asociada. No considerar que «hay que partir de cero», cuando cada sindical de crédito histórico posee tesoros ideológicos, y experiencias positivas a derramar sobre el virgen proletariado español de ahora mismo. Ni confundir los valores morales de las Tres asociadas, por cuanto los de la C. N. T. difieren de los de las otras en lo que toca a creer en el Estado.

Con entendimiento preciso y deseos de actuar, la A. S. E. puede ser instrumento de regeneración de España, para dolo del franquismo, del comunismo y del aventurerismo.

COMISIONES DE BARRIADA Y DELEGADOS DE TALLER

por JOSE VIADIU

SUPONEMOS que ambas instituciones titulares no tienen por ninguna otra organización sindical y que, por lo mismo, fueron creadas y puestas en marcha por la C. N. T. Del hecho de tener algunos sindicatos de la capital catalana de veinte a cincuenta mil afiliados, a los que no era posible reunir todos los días, dio lugar, como consecuencia, a que se establecieron comisiones de barriada, así en Sans, El Clot, San Andrés, etc., donde se daban instrucciones a los compañeros de trabajo, dimanadas de las juntas directivas, para asuntos de interés relativo e inmediato. Puede decirse que la tarea encomendada a estas comisiones consistía en ser una especie de intermediarias entre la junta y los trabajadores asociados, que por lo común sólo operaban en los sindicatos muy numerosos, y así daban a la organización un tono más ágil y cordial, ya que los individuos que las componían eran conocidos y nombrados por el resto de sus componentes locales. Así, ante la acometida autoritaria, tan frecuente en aquellos tiempos, cuando se cerraban los sindicatos, estas comisiones venían a ser las que ejercían sus funciones, desconcertando a gobernantes y patronos que no se explicaban cómo a pesar de sus medidas represivas en ningún momento los sindicatos confederales dejaban de funcionar.

También por entonces se crearon los delegados de taller, que alcanzaron un valor extraordinario, hasta el extremo de poder considerarlo como un instrumento de primer orden en las luchas sindicales de todos los tiempos. De acuerdo con los obreros, el delegado de taller venía a ser como un poder moderador entre el patrón y sus operarios, puesto que lo mismo se oponía a los excesos patronales que a los abusos de sus compañeros de explotación. Su cometido esencial consistía en representar en la fábrica, taller u oficina al sindicato, pero además intervenía con facultades resolutivas para atajar los pequeños conflictos que se suscitaban todos los días, sin por ello dejar de ser un orgullo avizor para conocer al detalle la marcha de la industria o comercio donde actuaba, asesorando así a los dirigentes del sindicato respectivo.

Uno de los hechos más destacados de su intervención fue durante la huelga de la Canadiense. Por aquellos días la prensa barcelonesa se destacaba en improprios contra la militancia confederal, usaba de todas las argucias para alabar a la empresa y publicaba notas y artículos diciendo por ejemplo, que la huelga había fracasado, que los obreros de este o aquel lugar volvían al trabajo, siendo una labor de zapa, una canallada, con el fin de destruir la moral proletaria y entregar a los huelguistas, impotentes e inermes, al capricho de la empresa y de las autoridades. Entonces surgió la idea de contrarrestar los efectos, francamente negativos de la prensa burguesa, y establecer lo que dio en llamarse la censura roja.

Así, el sindicato de Artes Gráficas tomó acuerdos definitivos para atajar esta campaña y dio órdenes a los delegados de taller que en ningún periódico se publicara una sola línea que perjudicara el curso de la huelga y que no saliera noticia alguna que no respondiera a la verdad de los hechos. Esta norma no podía ser más correcta, puesto que sólo se pedía que no se difamara a la organización confederal y a sus hombres, y que en caso de no ser atendidas estas indicaciones, se tomarían las medidas necesarias para evitarlo, ya que estaba en nuestras manos el poderlo hacer. En este caso las baterías se enfocaron contra el capitán general de Cataluña, quien mandó publicar un draconiano bando en el que declaraba el estado de guerra en las cuatro provincias catalanas, y cuyas cuartillas se mandaron a toda la prensa para su publicación, interviniendo, una vez compuesto, el delegado de taller, para impedir que ningún periódico diera tal noticia por considerarla lesiva a los intereses proletarios.

Los dirigentes sindicales argüían que puesto que el Estado tiene sus imprentas, podían imprimir en ellas, evitando la humillación al dar salida a publicaciones inconvenientes; pero por lo visto no les fue cosa fácil, ya que tardaron tres o cuatro días en colocarlo en las esquinas de calles y plazas. En general, la prensa se abstuvo de publicarlo para evitarse nuevas complicaciones. El primer diario que violó el bando a la publicidad, fue «El Brusil», decano de la prensa catalana, quien satisfizo una multa de mil pesetas impuesta por la Federación Local. «El Progreso», diario lerrouxista lo publicó el día siguiente, al que se le impuso una multa de dos mil quinientas pesetas.

Estos hechos tuvieron la virtud de hacer salir de madre a las «fuerzas vivas». Estas disposiciones colmaron el vaso, se declaró el estado de guerra y como colofón se llenaron cárceles, cuarteles y barcos de luchadores confederales. Pero la actuación de los delegados de taller tenía otros matices, ya que algunas veces obraban en asuntos especiales. Por ejemplo, en cierta ocasión hubo huelga del ramo del vidrio, en la que uno industrial aceptaron las peticiones formuladas por el sindicato y otros se mantuvieron firmes en la negativa. De acuerdo con el sindicato, los que habían aceptado las bases presentadas, iniciaron la reanudación de sus trabajos, pero allí se mandó a un delegado de taller para que ejerciera el control de la producción con el fin de que sólo se sirviera a los antiguos clientes suyos sin que pudieran atender las demandas de patronos que no

han ofrecido los medios de practicarlos. Son numerosos — al parecer — los «revolucionarios inquietos» que sin abandonar ese apelativo, obran como si no lo hubieran sido nunca, olvidando — cuando están provistos de medios — de practicar lo que predicaban cuando no los tenían. En otras ocasiones he dicho que el hombre es un saco de paradojas... Hace reflexionar el hecho de que el rico heredero tradicional llega — en ciertos casos — a pobre, practicando los conceptos revolucionarios que su conciencia le dicta y que están en oposición a la educación y medio ambiente de que emana, mientras que el pobre de obrero, cuando atesora una fortuna abundante en contradicción con sus primeros conceptos revolucionarios, cae a menudo en aberrante situación moral. Afirmar que la pobreza es el elemento primordial del revolucionario consciente es un absurdo, como es absurdo negar que la dificultad en mantenerse revolucionario siendo nuevo rico, aparece una fatalidad.

Fernando FERRER

aceptaban las peticiones formuladas. Algo, en el mismo sentido, se había hecho en otros industrias. Cierta vez, y este caso se refiere al sindicato de la alimentación, hubo una intervención del delegado de taller que puso en jaque a la patronal del ramo, puesto que se trataba del uso generalizado de determinado producto edulcorante que se usaba en pastelería, siendo nocivo para la salud pública — prohibido por las leyes. La cosa no pasó a mayores, ya que la reclamación sindical fue atendida y el azúcar volvió a sustituir a la sacarina, más barata, pero perjudicial para el público consumidor.

También se habían hecho algunos estudios acerca de productos químicos, farmacéuticos para tratar de abaratarlos, mostrando con números que las empresas ganaban más del doble, o sea que lo que costaba doce lo vendían a treinta. Estas y otras averiguaciones se habían hecho a través de los delegados de taller que se les hubiera prestado la atención merecida, ya que la lucha por mayor jornal y menos horas de trabajo absorbía todo el esfuerzo y las energías de los militantes cenetistas. No obstante, ello muestra el interés que podía tener aún hoy, que el movimiento confederal abarcara, a la vez, el aspecto humano de proteger al conjunto social, saneando los productos impuros, defendiendo los precios justos en el comercio, obligando a las autoridades a que resuelvan el problema habitacional, el de las enfermedades, el de la miseria, que según relación de noticias recientes se extiende a los dos tercios de la población humana.

Y el sindicato, por medio de los delegados de taller podría ser la base para acometer mañana una obra de esta naturaleza, reemprendiendo la marcha iniciada ayer y aplicada a las necesidades de nuestros días, sin abandonar jamás la idea; el propósito de reemplazar las causas que mantienen la perenne injusticia, el eterno abuso, amparados por el Estado, que sostiene y alimenta a las rapaces oligarquías, blancas o rojas, que lo defienden en provecho propio y dejando de lado a los infortunados, a los parias famélicos...

La burguesía tenía plena conciencia de lo que podrían llegar a ser los delegados de taller, alma de los sindicatos confederales; de ahí su constante obsesión en despedirlos, en hacerlos encarcelar, en perseguirlos. Aquí, cabe decir, que gracias a las prácticas y a los conocimientos adquiridos en el ejercicio de esta función, luego, durante los años que le agregó su conducta actuante, hay por los consejos de empresa, su experiencia y dominio fueron garantía de éxito, lo que también podría serlo para el futuro.

GALA DE «LE MONDE LIBERTAIRE»

PALAIS DE LA MUTUALITE
24, rue Saint-Victor, Paris-5^e (Métro Maubert-Mutualité)
Vendredi 10 novembre à 20 h. 45

Simone CHOBILLON présente :
LEO FERRE, COLLETTE CHEVROT, BERNARD DIMEY, MARIE ANNE et JULIEN, PIERRE PROVENCE, LES POEMIENS et LES GARÇONS DE LA RUE, Régie artistique : Suzy Chévet. Allocation de Maurice Joyeux.

Prix de la place : 10 F. à la Librerie du journal, 3, rue Ternaux (11^e), VOL. 34-08 ou ORN. 57-89. — C.N.T.E., 24, rue Sainte-Marthe (10^e). — Salle de location de la Mutualité ou près des militants de la F.A. et à l'entrée du spectacle (Ouverture des portes à 20 heures).

SEPULCROS BLANQUEADOS

A hostilidad al régimen franquista es evidente que va tomando cada día mayor amplitud. Para nosotros, por supuesto, la característica más interesante de tal oposición, es la que proviene de los trabajadores y de la juventud estudiantil. Pero no es cosa de laudar, o desahucarse, de otros sectores, o tendencias que, a su vez, y de un modo más o menos firme y explícito, se hallan también frente a la situación política imperante en España.

Hay un conjunto de elementos, unos, en su día, apogeados e incluso defensores del franquismo, que hoy se sienten arrepentidos; inteligentes para comprender el rumbo de las cosas, se han percatado de lo insensato de seguir un camino reaccionario. Otros, tenidos de un híbrido liberalismo, sin haber tomado compromisos con nadie, ahora consideran que, cara al futuro, puede ser conveniente ponerse en tanto a tono con el mundo liberal. Están los que emparentados con intereses de la Iglesia, estiman que ante el fracaso de los procedimientos de antaño, hay que seguir nuevos caminos, disfrutando lo que sienten en su fuero interno, con todo un repertorio democrático, a base de citar parrafadas de las zarzandedas enciclicas de Juan XXIII, o de Perico XXV. Luego se hallan también los que sin haber sido militantes responsables, simpatizan con lo que son postulados de izquierda, republicanos, socialistas, etc. Se trata, en su mayoría, de personas que ocupan una situación en las profesiones liberales, enlazados a la clase media o en la pequeña burguesía.

Aprovechando la infima autorización, llamada «libertad de prensa», por parte del régimen, sorteando la maraña de cláusulas prohibitivas, han aparecido algunos libros de una muy dosificada y alambicada crítica al franquismo. Entre algún que otro, suenan: «Cartas a un príncipe», luego «Cartas al pueblo soberano», y últimamente «Cartas del pueblo español», un conjunto de apreciaciones elaboradas en equipo, bajo la dirección de José María Gil Robles.

Cabe estimar de todo ello la comprobación, con acopio de argumentos (en relación con el franquismo) de su notorio fracaso. Se analizan las fundamentales características del régimen, sacando como deducciones lo inadecuado de ellas. Claro que, a la postre, todo contribuye a propiciar el deterioramiento de un estado de cosas demagógico. De ahí que se pueda decir aquello de que algo es algo!

Pero, ya en plan de soluciones, toquemos con unos señores que disienten del franquismo, pero llevan apego a estructuras sociales que, a nosotros, por supuesto, no nos convenen, ya que, elaboradas a base de retales de origen entre monárquico y republicano, sabemos adónde se puede llegar con ellas. Que la situación futura, que los acontecimientos nos lleven a una solución como la que aquellos quienes digamos jamén! y les llegamos el juego. Ellos tienen sus puntos

de mira. También nosotros los nuestros. Ellos tratan de consolidar, económicamente, jurídicamente, políticamente, la estructura capitalista y estatal. De ahí que manifiesten: «Procuramos huir de radicalismos estériles.» Luego puntualizan: «Cuando se trata de salvar a la patria, con las armas y el influjo de la labor diaria, o de pagar tributos e impuestos, nadie puede quedar exento de sacrificio.» Aducen que lo mismo pertenecen al pasado la república que murió en el verano del 1936, que el sistema político nacido en el 1939. Y de las modalidades completamente diferentes, de organización social, regidas por los productores, a base de colectividades y socialización? ¡Claro, de ello ni hablar! Señalan que fueron «defectos tradicionales», «la tendencia al extremismo de extensos núcleos sociales». Claro, ¡no faltaría más! tales señores admiten que se desarrollen actividades con las más diversas participaciones: sindicales, cooperativas, culturales y técnicas. ¡Ah, pero nos dicen que precisa una autoridad firme que imponga disciplina y unifique los esfuerzos! ¡Siempre el anhelo de mandar y de imponer! Otro detalle: Propician una reforma agraria de verdad. Pero nada de expropiar las tierras a los canallas terratenientes que tanto se han lucrado del sudor y la miseria de los jornaleros. ¡Proponen que sean indemnizados! Como si no fuera bastante lo que han robado, así con todas sus letras. Los trabajadores han de estar derrengándose de trabajar hasta abonar lo que el capricho de los parásitos de la tierra crea oportuno...

Si, sí, combatir el fascismo franquista está bien, pero salir ahora pretendiéndolo suplantarlo a base de modalidades sociales, fracasadas por injustas, es como querer blanquear sepulcros que los años han dejado ya en ruina.

CURSOS DE FORMACION LIBERTARIA

Todo lo que sea salir de la inercia, del estacionamiento, del rutinario inmovilismo, es digno de estima. De ahí que sea laudable el propósito que han anunciado en «Le Monde Libertaire» los compañeros del Grupo Louise Michel, de París, y los del Grupo Bakunin, de Marsella, en plan de desarrollar unos cursos de formación anarquista. Evidentemente, unos cursos de este tipo plantearán los aspectos sociológicos más sobresalientes, coincidentes en demostrar el valor axiomático de los conceptos anarquistas.

El libertario sabemos que puede serlo por temperamento. Tener un modo de ser abierto a la independencia, contrario a las injusticias, sensible a cuanto afecte a la dignidad. Pero, con ser mucho, es mejor aún tener una idea de lo que es la sociedad en que vivimos; del origen de los elementos que en ella ejercen capital influencia: el Estado, el capitalismo, la religión, la magistratura, el militarismo, etc. Tener una idea de lo que ha sido la lucha social a lo largo de la Historia. Saber quienes han sido los pensadores anarquistas más conocidos

En torno al próximo Congreso de la A.I.T.

Si todos los puntos que figuran en el Orden del día del Congreso de la A. I. T. son dignos de atención, el que trata de las relaciones con los organismos anarquistas, debe merecer especial atención. Congresos anteriores ya señalaron actitudes desviacionistas en anarquistas, grupos ídem o llamados tales. Y a pesar de ello, los acuerdos que se tomaron fueron de procurar buenas relaciones. Para con los anarquistas que se mantienen fieles a las ideas, se preocupan por clarificarlas y divulgarlas, estos acuerdos en mi opinión siguen siendo válidos. Porque, aun no siendo oficialmente afiliados a las secciones de la A. I. T., por su consecuencia con las ideas establecen afinidad y posible asociación de esfuerzos en defensa de la misma causa. Pero con la posición que van tomando ciertos organismos, la colaboración con ellos no es posible, y silenciar por más tiempo su desviación cada vez más acentuada, tampoco. No ya por lo poco que hacen en bien de las ideas, sino por el mucho mal que ocasionan a las mismas.

Para probar el estado de desviación que llegaron algunos grupos, con reproducir sus propias manifestaciones hay suficiente, y si a esto se agrega su conducta actuante, hay más que suficiente. Al efecto leamos: «En una reunión de delegados realizada en Buenos Aires en julio de 1958, un delegado que representaba a

«La Protesta», manifestó: que los elementos de propaganda utilizados hace 50 años no eran válidos para una época distinta como la actual. Otro delegado, también en representación de «La Protesta», agregó que en el campo de la educación las ideas racionalistas han sido reemplazadas por nuevas concepciones». En los buenos tiempos tales manifestaciones en nombre de «La Protesta» no pudieron hacerse porque, como exponente de las ideas anarquistas, era un paladín de alta solera. Y si vale la pena reproducir lo que dicho queda de las actas de tal reunión, es porque lo manifestado por los citados delegados es hoy catinella internacional. Otra cosa que cabe señalar es que tales manifestaciones en dicha reunión de delegados no tuvieron la réplica que habrían tenido en los tiempos de gran empuje. En la repetida reunión se trataba de organizar una F. O. R. A. que, adoptando «nuevas» concepciones avanzara más deprisa...

De que las ideas y los movimientos que por aquellas orientadas debe operarse una constante renovación, ha de ser aspiración constante. Pero en cuanto a evoluciones, los renovacionistas modernos ya tienen largo camino andado. Y veamos en qué dirección. En enero de 1967 el correspondiente de «Espoir» en Montevideo da la siguiente referencia de una reunión. Dice: «Estuvieron presentes la Federación Anarquista, el Partido Socialista, el Partido Comunista, el Movimiento R. Oriental, el Movimiento de Acción Popular, el Movimiento Izquierda Revolucionaria, el Movimiento del Pueblo, el Ateneo del Uruguay, el Partido Demócrata Cristiano, el diario «La Epoca», el «Sol», el semanario «Marcha», periodistas Carlos Quijano, Héctor Rodríguez, C. Gutiérrez y diputado Battalla.»

Los que en algo conocen la dialéctica y la estrategia marxista se darán cuenta de que los citados grupos, con distintos nombres, son peones del mismo patrón. Y de que entre estos honestos peones haya un «anarquista», o que simplemente se llame tal, nos da la triste impresión de que en el Uruguay la desocupación llegó a tal extremo que ya no hay donde ganarse la vida en ocupación decente. Los casos citados, no

son exclusivos de Argentina y Uruguay. En otros lugares del nuevo continente se cuecen habas. Pero vengamos a Europa, donde se cuecen piedras.

En un artículo de «Revolución Social», de Turin, reproducido en la revista «Controcronista» número 53, se reproduce una opinión de Armando Borghi y Mantovani, según la cual los que están contra el dictador Castro, están con Estados Unidos y la C. I. A. Lo que quiere decir que en la concepción de estos llamados anarquistas no queda lugar a tener opinión propia, que es lo que mejor distingue a los anarquistas de todos los demás orientados y de los que no tienen opinión alguna, seguridad aquélla que por mucho tiempo distinguieron a Borghi y a Mantovani cuando eran anarquistas. En Italia los anarquistas o que se lo llaman por lo menos, en Primero de Mayo son numerosos. En Francia los que militan en la C.G.T. de obediencia moscovita y los que militan en F. O. de obediencia americana, son también cuantiosos. Si esta corriente para abajo prospera, no habrá porqué ensanchar los cementerios para herejes, porque estos, en gran mayoría, después de pasar un periodo más o menos largo por los campos de la herejía, procuran morir en gracia de Dios. Y que tales militantes en su marcha fúnebre se enganchen con la bandera de las ideas anarquistas, es problema que debe preocupar a nuestros congresos, en los que se deben tomar posiciones que nos permitan distinguir el grano de la paja.

Para justificar las falsas posiciones señaladas mucho se argumenta, y para probar la sinrazón en que se fundan tales argumentos, será materia de un próximo artículo.

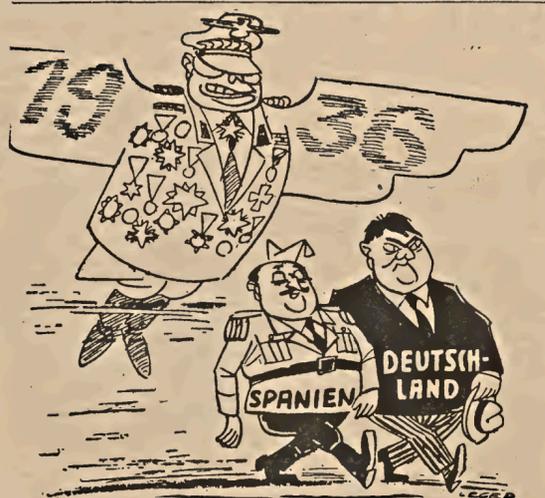
Serafin FERNANDEZ

Le Directeur de la publication : YVES OBEUF

IMPRIMERIE DES GONDOLES

4 et 6, rue Chevreul

94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)



«UN MINISTRO DE LA REPUBLICA FEDERAL ALEMANA VISITA A FRANCIA»... o la sombra de Goering.